

Douglas Harding

Renaître à l'évidence

*Désormais,
l'éveil est accessible*

Le Courrier du Livre

Douglas Harding

Renaître à l'évidence

Desormais l'éveil est accessible

La nouvelle version de "Vivre sans tête"

Première partie traduite de l'anglais par Jean van Harck

Seconde partie inédite traduite par Paul Vervisch

Le Courrier du Livre
21, rue de Seine
75006 PARIS

NOTE SUR L'AUTEUR

Douglas Edison Harding est né en 1909 à Lowestoft, petite ville de la côte est de l'Angleterre.

Esprit ouvert, il enseigne les Religions comparées à l'université de Cambridge tout en étant un des associés d'un bureau d'architecte prospère. Pendant la guerre - il est major - il met au point un moyen exceptionnel de compréhension spirituelle. Lui-même définit son domaine comme le point de rencontre de la psychologie, la physique, la philosophie et la religion.

Ses oeuvres publiées comprennent : un roman-policier, traité philosophique qu'il mit huit ans à écrire, des livres sur la religion et l'art de vivre et de mourir et de nombreux articles dont certains ont paru en français dans *3^e Millénaire*, *Terre du ciel*, et *Etre*. L'ouvrage de Gilles Farcet « *L'Homme se Lève à l'Ouest* » inclut Harding en tant qu'« un des nouveaux sages de l'Occident », et Anne Bancroft, dans son livre « *20th Century Mystics and Sage* » consacre un chapitre à Harding, « l'homme sans-tête » - une réputation que le « *Douglas Harding Song* » composé par le groupe américain «The Incredible String Band» contribua à faire croître.

Bien que largement octogénaire, Harding continue ses tournées de séminaires autour du monde. Son public - et ses «décapitations» - sont passés d'une poignée à des dizaines de milliers.

AVANT-PROPOS

La meilleure façon de présenter au lecteur l'édition révisée de ce livre est de lui raconter comment la version primitive m'est tombée entre les mains.

C'était en 1961. Rentrant d'une tournée de conférences dans les universités d'Australie j'avais prévu de m'arrêter à Bangkok pour parler avec John Blofeld de sa traduction des *Enseignements Zen de Huang Po* et *Enseignements Zen de Hui Haï*. Nous avions à peine entamé notre conversation que Blofeld, en référence à un point quelconque que je soulevais, s'empara d'un mince volume posé près de lui sur une table en rotin qui, me dit-il, lui était parvenu il ne savait comment. Il s'agissait du livre que vous avez entre les mains. Je ne me souviens pas du passage qu'il tenait à commenter, mais je me remémore avec la plus grande précision son enthousiasme pour ce livre. «Je n'ai pas la moindre idée de qui peut-être ce Harding, ajouta-t-il, je ne sais rien de lui et il peut être aussi bien un chauffeur de taxi londonien, mais ce que je peux affirmer, c'est qu'il a tout compris !»

Le lendemain, quand je pris congé de Blofeld, il s'empara à nouveau du livre, insistant pour que je l'emporte et le lise pendant mon vol de retour. Ma curiosité

était telle que je n'ai même pas essayé de protester face à tant de générosité. C'est donc en volant au dessus du Pacifique que j'ai eu l'occasion de vérifier son affirmation. Il ne s'était pas trompé. Sans l'ombre d'un doute, Harding avait tout compris.

Ce qui ne veut pas dire que la révélation se produira pour tout le monde - on ne peut jamais être sûr que les mots produisent l'effet souhaité - mais je ne connais aucun autre texte aussi concis que le premier chapitre de ce livre, autant susceptible d'élever la sensibilité du lecteur à un différent niveau de perception. La raison en est simple. La compréhension s'appuie d'avantage sur les images que sur les raisonnements et l'image brandie par Harding est particulièrement puissante : « Je n'ai pas de tête... ! » Si révoltant qu'il paraisse au premier abord, l'auteur maintient son postulat, en fait le tour, y revient jusqu'au moment où (comme pour les *koans* qui semblent également absurdes) une barrière se brise et nous voyons, non pas quelque chose de différent, mais d'une façon nouvelle.

Quand meurt la logique,
La lumière pénètre des régions secrètes.
La vérité jaillit à travers l'oeil.

C'est peut-être parce que j'ai lu initialement ce livre en avion que ma pensée se reporte à un autre incident de vol. J'étais assis à côté d'une vieille dame aux cheveux blancs qui, bien qu'étant certainement octogénaire, effectuait son premier vol. Elle n'était pas bavarde,

mais soudain - nous venions d'atteindre 12 000 m. et survolions les Montagnes Rocheuses - elle se tourna vers moi et me demanda innocemment et avec le plus grand calme : « Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ? » J'eus un sursaut mais presque aussitôt, souriant de sa naïveté, je retrouvai mon calme. Mais je n'étais plus dans l'état prosaïque d'avant sa remarque. S'élancer dans l'espace sans le moindre son ou mouvement n'était plus une banalité. Le monde était à nouveau source de merveille, il était semé de surprises.

Si, comme l'enseigne Don Juan, le sorcier Yaqui maître de Castaneda, nous devons « arrêter le monde » dans sa tourbillonnante routine, s'il nous faut véritablement voir, la question déroutante de ma voisine et la déclaration déroutante de Harding m'ont permis de le réaliser.

Cette nouvelle édition comporte plusieurs améliorations. La portée de l'ouvrage se trouve élargie par l'ajout, en parallèle, de traditions autres que bouddhistes. Un chapitre de conclusions sur la « Voie sans tête » a également été ajouté pour relier la découverte centrale de ce livre à notre vie quotidienne. Cette intuition est en effet fondamentale et doit le demeurer. *Anatta*, non-soi (lisez : soi individuel non-permanent), n'est pas seulement la clef du bouddhisme, pleinement comprise elle est la clef de la vie. Maître Eckhart a écrit : « Moins il y a de soi, plus il y a de Soi ».

Nous voyons tout ceci intuitivement et nous avons pu constater que l'on voit mieux quand on cesse de

faire obstacle à sa propre lumière. C'est une des choses que nous savons mais n'arrivons pas à mettre en pratique, il faut donc nous le rappeler sans cesse. Ou mieux, il faut nous le présenter continuellement de façon nouvelle, ce qui est le propos de ce livre.

On pourrait considérer Harding s'adressant à nous comme un *roshi* déguisé, un maître, revêtu, si l'on peut dire, d'une jaquette de livre. Si nous voulons être des étudiants digne de ce nom, il nous faut donc être prêts à recevoir l'enseignement de quelque direction qu'il provienne.

Huston Smith
Hanna Professeur de Philosophie
Université de Hamline
Saint Paul - USA

PREFACE

Bien avant que le mythique « Guide du routard pour la Galaxie » devienne célèbre dans notre hémisphère, cet ouvrage - identiquement petit, bon marché et quasi-universel - passant de mains en mains, circulait à travers le monde. Il a été vu non seulement dans les salles d'attente, mais aussi dans les refuges de montagne, les cafés de province, les plages et les écoles. Ces exemplaires avaient tendance à être usés, flappis, écornés, mais intrinséquement intacts, comme ceux qui continuent à se vivifier à sa lecture. Car le message de ce livre s'enfonce en profondeur jusqu'au coeur et semble encourager ses lecteurs à reconnaître et partager leur intuition la plus intime.

Depuis sa publication initiale en 1961, ce livre est devenu une sorte de classique moderne de la vie spirituelle. En plus de l'édition anglaise et américaine une sélection en a paru dans l'anthologie « *Le Je de l'Esprit: Fantaisies et Réflexions sur l'Ame et le Soi* » (1981) de Hofstadter et Dennett, mais ces extraits tendent à obscurcir le sens réel du message de Harding et rend cette nouvelle édition d'autant plus précieuse.

Parmi les autres réalisations de M. Harding citons sa carrière d'architecte, un grand nombre d'écrits sur le même thème que celui-ci, certains d'entre eux encore

inédits - le plus ambitieux et difficile à ce jour étant « *La Hiérarchie du Ciel et de la Terre : Un Nouveau Diagramme de l'Homme dans l'Univers* » accompagné d'une préface enthousiaste du célèbre humaniste chrétien C. S. Lewis - un modèle breveté, en trois dimensions, nommé « *Univers Vous ! - Guide pour Cosmonautes* », et une série de séminaires internationaux, toujours poursuivis à ce jour, lui permettant de partager avec tous le message central de ce livre.

Mais ce livre n'est pas sur Douglas Harding. Il n'est sur rien d'étroitement intellectuel, d'organisé ou de religieux. Le sujet de ce livre est sur, et pour, celui qui lit ces lignes, en cet instant.

Gene R. Thursby
Professeur adjoint de Religion
Université de Floride
Gainesville - USA

SOMMAIRE

Avant-propos	9
--------------------	---

Préface	13
---------------	----

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1. - Vision	19
----------------------------	----

Chapitre 2. - Développement	25
-----------------------------------	----

Chapitre 3. - Zen	47
-------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 4. - Mise au point : Les huit étapes de la « Voie sans tête »	73
---	----

Postface	135
----------------	-----

Bibliographie	140
---------------------	-----

PREMIÈRE PARTIE

I

VISION

Couvre-toi la poitrine avec le vide, et passe sur ta tête la robe de non-existence.

ATTAR.

Donne-toi entièrement... même si tu dois donner ta tête, pour-quoi la regretter ?

KABIR.

Décapite-toi ! Dissous ton corps entier dans la vision, deviens vision, vision, vision.

JALAL - UDDIN RUMI.

Mon âme a été emportée, et ma tête avec, sans que je puisse l'empêcher.

SAINTE-THÉRÈSE.

« A présent, je vous prévient loyalement », cria la Reine en trépignant de rage, « que vous ou votre tête allez devoir disparaître, et ceci en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! »

Alice au pays des Merveilles(1) ()*.

Imaginez qu'un homme apparaisse ici soudainement et vous coupe la tête avec un sabre.

HUI-CHING.

J'ai vu ma tête (devenue légèrement chauve) présentée sur un plateau. T. S. ELIOT. « The Love Song of J. Alfred Prufrock. »

(1) Lewis CARROL, Les aventures d'Alice au pays des merveilles Traduction Henri Parisot, Paris, collection bilingue Aubier Flammarion, 1970, p. 223

(*) Les chiffres entre parenthèses renvoient aux références bibliographiques en fin de volume.

CHAPITRE I

Vision

Le plus beau jour de ma vie — ma nouvelle naissance en quelque sorte — fut le jour où je découvris que je n'avais pas de tête. Ceci n'est pas un jeu de mots, une boutade pour susciter l'intérêt coûte que coûte. Je l'entends tout à fait sérieusement : *je n'ai pas de tête*.

Je fis cette découverte il y a dix-huit ans, lorsque j'en avais trente-trois. Tombée soudainement du ciel, elle répondait néanmoins à une recherche obstinée ; pendant plusieurs mois, j'avais été absorbé par la question : qu'est-ce que je suis ? Que cette découverte se soit produite lors d'une promenade dans les Himalayas importe peu ; c'est pourtant, dit-on, un lieu propice à des états d'esprit supérieurs. Quoi qu'il en soit, ce jour très clair, très calme, et cette vue du haut de la crête où je me trouvais, par-delà les brumes bleues des vallées, vers la plus haute chaîne de montagnes du monde, avec parmi ses cimes enneigées le Kangchenjunga et l'Everest, voilà sans doute ce qui rendit cette scène digne de la vision la plus haute.

Il m'arriva une chose incroyablement simple, pas spectaculaire le moins du monde : je m'arrêtai de penser. Un état étrange, à la fois alerte et engourdi, m'en-

vahit. La raison, l'imagination et tout bavardage mental prirent fin. Pour la première fois les mots me firent réellement défaut. Le passé et l'avenir s'évanouirent. J'oubliais qui j'étais, ce que j'étais, mon nom, ma nature humaine, animale, tout ce que je pouvais appeler mien. C'était comme si à cet instant je venais de naître, flambant neuf, sans pensée, pur de tous souvenirs. Seul existait le Maintenant, ce moment présent et ce qu'il me révélait en toute clarté. Voir, cela suffisait. Et voir quoi ? Deux jambes de pantalon couleur kaki aboutissant à une paire de bottines brunes, des manches kaki amenant de part et d'autre à une paire de mains roses, et un plastron kaki débouchant en haut sur... absolument rien ! Certainement pas une tête.

Je découvris instantanément que ce rien, ce trou où aurait dû se trouver une tête, n'était pas une vacuité ordinaire, un simple néant. Au contraire, ce vide était très habité. C'était un vide énorme, rempli à profusion, un vide qui faisait place à tout — au gazon, aux arbres, aux lointaines collines ombragées et, bien au-delà d'elles, aux cimes enneigées semblables à une rangée de nuages anguleux parcourant le bleu du ciel. J'avais perdu une tête et gagné un monde.

Tout cela me coupait littéralement le souffle. Il me semblait d'ailleurs que j'avais cessé de respirer, absorbé par Ce-qui-m'était-donné : ce paysage superbe, intensément rayonnant dans la clarté de l'air, solitaire et sans soutien, mystérieusement suspendu dans le vide, et (*en*

cela résidait le vrai miracle, la merveille et le ravissement) totalement exempt de «moi», indépendant de tout observateur. Sa présence totale était mon absence totale, de corps et d'esprit. Plus léger que l'air, plus translucide que le verre, entièrement détaché de moi-même, je n'étais nulle part à la ronde.

Pourtant, malgré la qualité magique et surprenante de cette perception visuelle, il ne s'agissait ni d'un rêve, ni d'une révélation ésotérique. Plutôt l'inverse : un éveil soudain qui m'arrachait au sommeil de la vie ordinaire, la fin d'un rêve, une réalité qui rayonnait de sa propre lumière, et pour la première fois lavée de la pensée qui obscurcit. C'était la révélation tant attendue de l'évidence même, un moment de clairvoyance dans l'histoire confuse de ma vie. Je cessais d'ignorer une chose que (depuis ma plus tendre enfance, en tous cas) je n'avais pu voir, égaré par trop d'occupations ou de faux-fuyants. C'était une attention nue, sans jugement, à une réalité qui n'avait pas cessé de me «dévisager» : mon absence totale de visage. Bref, tout cela était parfaitement simple, ordinaire et direct, au-delà du raisonnement, de la pensée, et des mots. En dehors de l'expérience elle-même ne surgissait aucune question, aucune référence, seulement la paix, la joie sereine, et la sensation d'avoir laissé tomber un insupportable fardeau.

DÉVELOPPEMENT

L'idée que l'homme possède un corps distinct de son âme doit être rejetée ; c'est ce que je ferai en faisant se dissoudre les surfaces apparentes, et en montrant l'infini qui s'y trouvait caché.

BLAKE.

« Je crois bien que je vais aller au-devant d'elle », dit Alice... « Vous n'avez pas la possibilité de faire cela, dit la Rose ; moi, je vous conseillerais plutôt d'aller dans l'autre sens. » Ce propos parut absurde à Alice ; elle ne répondit rien mais se dirigea immédiatement vers la Reine Rouge. A sa grande surprise, elle la perdit de vue en un instant...

LEWIS CARROLL.

De l'autre côté du miroir(1).

*En fait de beauté, je ne suis pas une étoile ;
Il y en a d'autres plus plaisants, et de beaucoup.
Quant à mon visage — il ne me dérange pas
Car je me tiens derrière ;
Le choc est pour ceux qui sont devant.*

Attribué à WOODROW WILSON

(1) Lewis CARROLL, *De l'autre côté du miroir*. Traduction Henri Parisot, Paris, collection bilingue Aubier-Flammarion, 1971, pp. 77-79.

CHAPITRE II

Développement

Dès que le premier émerveillement de ma découverte himalayienne commença à s'estomper, je me suis mis à me l'expliquer en termes suivants.

D'une manière ou d'une autre, je m'étais confusément représenté à moi-même comme l'habitant de cette maison qu'est mon corps, et voyant le monde à travers ses deux fenêtres rondes. Je me rends compte qu'il n'en est pas ainsi du tout. Lorsque je regarde au loin, quel indice me dira maintenant combien d'yeux j'ai ici — deux, ou trois, ou cent, ou aucun ? Vraiment, il n'y a qu'une fenêtre du côté où je suis, et elle est grande ouverte, sans châssis, sans personne pour regarder au travers. C'est toujours l'autre qui a des yeux, et un visage pour les encadrer ; jamais cet être-ci.

Il existe, donc, deux sortes d'être humains — deux espèces fort différenciées. La première, dont je découvre des spécimens innombrables, porte de toute évidence une tête sur les épaules (et par «tête» je veux dire une boule chevelue de vingt centimètres, pourvue de toutes sortes de trous), tandis que la seconde, dont je ne relève qu'un seul spécimen, ne porte manifestement

pas un tel objet sur les épaules. Et jusqu'à présent je n'avais pas remarqué cette différence considérable ! Victime d'un accès de folie prolongé, d'une continuelle hallucination (et par «hallucination» j'entends ce que me dit mon dictionnaire : *apparente perception d'un objet qui n'est pas réellement présent*), je me voyais invariablement plus ou moins semblable aux autres personnes. Jamais de la vie comme un bipède décapité, mais toujours vivant. J'avais été aveugle à cette réalité unique et toujours présente — et sans laquelle il est vrai que je suis aveugle — , à ce qui remplace si avantageusement ma tête, cette clarté illimitée, ce vide lumineux d'une pureté absolue. Et ce vide est toutes choses plus qu'il ne les contient. Car j'ai beau observer avec un maximum d'attention, je n'arrive même pas à trouver ici le moindre écran sur lequel se projetteraient ces montagnes, et ce soleil, et ce ciel, pas même un miroir parfait les reflétant, ni une lentille transparente, ni un orifice au travers duquel je les verrais — encore moins une âme ou un esprit à qui elles seraient présentées, ou un observateur (fusse une ombre) qui puisse se distinguer de la chose observée. Absolument rien ne vient s'interposer, pas même cet obstacle déconcertant et trompeur appelé «distance» : le ciel immense et bleu, les neiges et leur blancheur ourlée de rose, le vert intense de l'herbe — comment les percevrais-je avec une impression de distance ? En l'absence d'observateur, il n'y a rien ni personne qui puisse les reléguer à distance. Ici, ce vide-sans-tête échappe à toute définition et à toute localisation : il n'est pas rond, ni étriqué, ni vaste, ni même ici, un ici

différent d'un là-bas. (*Supposons* pourtant qu'il y ait ici une tête à partir de laquelle je pourrais mesurer des distances. Le mètre ou le ruban gradué tendu de cette tête au pic de l'Everest, regardé dans l'axe — et je ne vois pas comment je pourrais le regarder autrement — se réduirait à un point, à rien.) En fait, ces formes colorées se manifestent en toute simplicité, débarrassées de toutes les nuances fabriquées comme proche ou lointain, ceci ou cela, m'appartenant ou pas, perçu par moi ou bien offert à ma vue. Toute dichotomie — toute dualité de sujet et d'objet — disparaît, complètement démentie par la réalité présente.

Telles furent mes pensées. Tenter de rendre compte d'une impression première, d'une expérience directe, en quelques termes que ce soit, c'est déformer la simplicité à force de complications : les analyses à posteriori ne peuvent que nous écarter du vécu originel. Au mieux, ces descriptions serviront à nous remémorer la vision (sans sa clarté originelle), ou nous inviteront à en renouveler l'expérience ; elles n'arriveront jamais à en communiquer la qualité essentielle, à la réveiller en nous, pas plus qu'un menu appétissant ne peut nous donner le goût du repas. D'autre part, il est impossible de s'arrêter longtemps de penser et nos efforts pour mettre en contact les moments de lucidité de notre vie avec la confusion généralement répandue sont inévitables. Ces explications pourraient tout aussi bien nous encourager, indirectement, à retrouver la lucidité.

De toute façon, il existe plusieurs objections de sens commun que nous ne pouvons ignorer plus longtemps, questions qui appellent des réponses bien raisonnées, au risque de n'être pas tout à fait concluantes. Il est temps de justifier notre vision, ne fût-elle qu'à nous-même, et aussi de donner à nos amis le supplément d'assurance dont ils pourraient avoir besoin. D'un certain point de vue, cette tentative de domestication est absurde, parce qu'aucun argument ne pourra ajouter ou enlever quoi que ce soit à une expérience ; celle-ci est aussi naturelle, aussi incontestable que d'entendre du Beethoven ou de goûter de la confiture de fraise. D'un autre point de vue, il est indispensable de se livrer à cette tentative, si nous ne voulons pas créer entre le vécu et la réflexion une distance insurmontable, et désintégrer notre vie.



Ma première objection fut : si la tête fait défaut, en tous cas le nez y est. Il est là, me précédant visiblement partout où je vais. Et ma réponse fut : si ce nuage effilé, rosâtre, et néanmoins tout à fait transparent, qui est suspendu à ma droite, et l'autre tout pareil qui est suspendu à ma gauche sont des nez, alors j'en compte deux, et pas un ; et dans ce cas l'unique protubérance, parfaitement opaque, que j'observe si nettement au milieu de votre visage n'est *pas un nez* : seul un témoin étourdi ou d'une malhonnêteté désespérante pourrait utiliser le même mot pour désigner deux choses à tel point différentes. Je préfère m'en remettre

à mon dictionnaire et au bon usage qui m'obligent à dire ceci : si la plupart des hommes ont un nez d'une seule pièce, moi pas.

De même, s'il prenait l'envie à quelque sceptique malavisé — trop anxieux pour s'observer lui-même et s'en remettre au fait — d'allonger un coup de poing dans cette direction-ci, s'il visait entre ces deux nuages roses le résultat serait certainement aussi déplaisant que si je possédais le plus compact et le plus vulnérable des nez. Et encore, que penser de cet ensemble de tensions subtiles, de sensations, d'oppressions, de démangeaisons, de chatouillements, de douleurs, d'échauffements, et d'élancements qui ne font jamais défaut dans cette région centrale ? Par-dessus tout, qu'en est-il des sensations du toucher qui surgissent lorsqu'ici j'explore à l'aide de ma main ? Ces arguments ne contribuent-ils pas à confirmer massivement l'existence de ma tête ici et maintenant ?

Pas le moins du monde. Bien sûr, il y a une grande variété de sensations qui se manifestent ici et qui ne peuvent être ignorées, mais elles ne se rattachent pas à une tête ni à rien de semblable. La seule façon de les transformer en tête serait d'introduire ici toutes sortes d'ingrédients qui y font entièrement défaut — en particulier certaines formes colorées en trois dimensions. Malgré les sensations innombrables que j'y perçois, quelle sorte de tête aurais-je donc ici, alors que je découvre qu'elle manque d'yeux, d'oreilles, de bouche, de cheveux et, en fait, de tout l'équipement corporel dont les

autres têtes sont pourvues ? Non, c'est un fait évident, cet espace est appelé à rester clair, et il doit être débarrassé d'obstacles de ce genre, du plus léger brouillard comme de la plus faible coloration qui pourraient obscurcir mon univers.

Lorsqu'en tâtonnant je me mets à chercher la tête que j'ai perdue, non seulement je ne la trouve pas ici, mais en plus je perds la main qui explorait ; elle aussi est absorbée par ce gouffre au centre de mon être. Apparemment, cette caverne béante, ce vide qui est la source de toutes mes actions, ce lieu magique où je croyais avoir une tête, ressemble surtout à un feu, si violent qu'il consume instantanément et complètement toute chose qui s'en approche, pour qu'à aucun moment ne soient obscurcis l'éclat et la clarté dont il illumine le monde. Quant à ces douleurs, ces picotements et, ainsi de suite, ils n'arrivent pas plus à éteindre ou à voiler ce centre éclatant que ne le peuvent les montagnes, les nuages et le ciel. Bien au contraire : ils existent tous dans sa lumière et, au travers d'eux, elle se voit. Je peux avoir recours à n'importe quel sens, il n'y a d'expérience présente que dans une tête absente et vide. C'est que, ici et maintenant, mon univers et ma tête restent incompatibles : ils ne veulent pas se confondre. Sur ces épaules, il n'y a pas de place pour les deux et, Dieu merci, c'est ma tête avec toute son anatomie qui doit céder la place. Il ne s'agit pas d'un sujet à controverse, ni d'une subtilité philosophique, ni d'une auto-hypnose, mais de la vue pure et simple d'un VOIS-QUI-EST-ICI au lieu d'un PENSE-QUI-EST-ICI. Si

je ne parviens pas à voir ce que je suis (et en particulier ce que je ne suis pas), c'est parce que j'ai l'imagination trop agitée, que je suis trop «subtil», trop adulte et trop informé pour accepter la situation exactement telle que je la découvre en ce moment. Une sorte d'idiotie vigilante, voilà ce dont j'ai besoin. Seul un œil innocent et une tête vide peuvent voir leur parfaite vacuité.

*
* *

Il n'y a probablement qu'un seul moyen de convertir le sceptique qui prétendrait avec persistance que j'ai une tête : l'inviter à venir ici et à jeter lui-même un coup d'œil. Il lui suffit d'être un témoin honnête, décrivant ce qu'il observe et rien d'autre.

Partant de l'autre extrémité de la pièce, il me voit des pieds à la tête. Mais dès qu'il s'approche, il découvre un demi-homme, puis une tête, puis une tâche en forme de joue, d'œil ou de nez, ensuite une simple tache, et finalement (au point de contact) plus rien du tout. De même, s'il se trouve être équipé de tous les instruments scientifiques nécessaires, il pourra constater que la tâche se résoud en tissus, puis en groupes de cellules, puis en une seule cellule, un noyau cellulaire, des molécules géantes... et ainsi de suite, jusqu'au moment où il arrive à un endroit où il n'y a plus rien à voir, un espace vide de tout objet solide ou matériel. Dans chaque cas, l'observateur qui vient voir ici à quoi je ressemble, y découvre ce que je découvre moi-même — du vide. Et si, après avoir découvert et

partagé ma non-entité, il se retournait (au lieu de me regarder), dirigeant comme moi son regard vers l'extérieur il découvrirait une fois de plus ce que je découvre moi-même : ce vide, rempli entièrement de tout ce qui est possible et imaginable. Lui aussi découvrirait ce Point central éclatant en un Volume Infini, ce Rien dans le Tout, cet Ici Partout.

Et si mon observateur sceptique doute encore de ses sens, qu'il s'en remette à son appareil photographique — un dispositif privé du don de mémoire et d'anticipation qui enregistre fidèlement ce qui se passe, là où cela se passe. Il fournira de moi la même image. Là il capte un homme ; à mi-chemin un homme en pièces et morceaux ; ici, rien et personne — ou alors braqué dans la direction opposée, il saisit l'univers.

*
* *

Cette tête n'en est pas une, mais un concept entêté. Si ici j'en trouve toujours une, alors je divague et ferais mieux de courir chez le médecin. Peu importe que ce soit une tête humaine, une tête d'âne, un œuf dur ou une gerbe de fleurs : voir sur mes épaules un objet quelconque, c'est souffrir d'hallucinations.

Pendant mes intervalles de lucidité en tous cas, je me trouve ici lumineusement dépourvu de tête. Par contre, là-bas, je ne suis manifestement pas libéré de ma tête : en effet, j'ai des têtes à ne savoir qu'en faire.

Absorbées dans le regard de mes observateurs et les objectifs des appareils photographiques, reflétées dans les cadres et les vitrines, jouant derrière les miroirs à faire des grimaces d'homme qui se rase, se montrant à la dérobée sur les boutons de porte, les cuillères, les cafetières et sur tout ce qui brille, mes têtes surgissent sans arrêt — plus ou moins rapetissées et déformées, sens devant derrière, souvent présentées à l'envers, et multipliées à l'infini.

Mais il y a un seul endroit où aucune de mes têtes n'apparaîtra jamais, c'est ici « sur mes épaules », où elle viendrait masquer ce Vide Central qui est ma vraie source de vie. Heureusement, cela est impossible. En fait, ces têtes errantes ne seront jamais que les accidents passagers et courants de ce monde « extérieur » et phénoménal qui, bien que un avec l'essence centrale, ne peut l'affecter en rien. Ma tête vue dans le miroir est tellement décevante en effet, que je ne me rends pas forcément compte qu'elle est à moi : tout petit enfant, je ne me reconnaissais pas dans un miroir, pas plus que je ne le fais maintenant, lorsque pour un instant je retrouve mon innocence perdue. A mes moments d'éveil, je vois cet homme là-bas, ce copain trop familier, qui vit dans cette chambre voisine de l'autre côté du miroir et qui apparemment passe tout son temps à regarder cette chambre-ci, — ce pauvre spectateur terne, limité, particularisé, vieillissant et oh-tellement-vulnérable —, je le vois à tous égards comme le contraire du Soi véritable qui est présent ici. Je n'ai jamais rien été que ce Vide sans âge, sans mesure, sans opacité,

lucide et immaculé : il est impensable que j'aie jamais pu confondre cette apparition qui me fixe là-bas avec ce que pleinement je me perçois être ici, maintenant, toujours !

*
* *

Tout ceci a beau m'être donné dans une expérience de première main, cela n'en constitue pas moins un paradoxe brutal, un affront au sens commun. Est-ce aussi un affront à la science, dans laquelle on ne voit généralement que du sens commun arrangé avec un peu plus de cohérence ? De toutes façons, l'homme de science a sa version sur la manière dont je vois certaines choses (ainsi, votre tête, par exemple), et pas d'autres (ainsi la mienne) ; et manifestement ses théories se tiennent. La question se pose : peut-il replacer ma tête « sur mes épaules », là où le sens commun affirme qu'elle se trouve ?

La façon dont il explique comment je vous vois se résume à peu près ainsi. La lumière part du soleil et, huit minutes plus tard, atteint votre corps qui en absorbe une partie. Les rayons s'éparpillent dans toutes les directions, et certains atteignent mon œil, traversent la lentille, forment une image inversée de vous sur l'écran situé à l'arrière de mon globe oculaire. Cette image suscite des modifications chimiques dans une substance sensible à la lumière et ces modifications affectent les cellules (de toutes petites créatures vivantes) qui constituent l'écran. Elles communiquent leur agitation à d'autres, des cellules fortement allon-

gées ; celles-ci à leur tour la transmettent à d'autres cellules dans une certaine région de mon cerveau. C'est seulement lorsque ce point terminal est atteint, et que les particules de ces cellules cervicales ont été touchées, que je peux vous voir, vous et n'importe quoi d'autre. Ce processus se vérifie avec nos autres sens; je ne puis ni voir, ni entendre, ni sentir, ni goûter, ni percevoir, ni toucher, tant que les stimuli convergents n'arrivent à ce centre, après les modifications et les conversions les plus profondes. Ce n'est qu'en ce point terminal, en ce lieu et au moment précis de toutes les arrivées à la Grande Gare Centrale de l'Ici et Maintenant, que le trafic organisé de mon univers prend la forme explosive de l'existence. Pour moi, voici le lieu et l'instant de toute création.

Il y a dans ce banal récit scientifique beaucoup de choses étranges, infiniment éloignées du sens commun. Mais le plus surprenant, c'est que la conclusion du récit efface tout le reste. Elle affirme en effet que je ne puis rien connaître, sauf ce qui se passe ici et maintenant, au centre terminal de mon cerveau, où j'assiste à la création miraculeuse de mon monde. Impossible de découvrir ce qui se passe ailleurs — dans les autres régions de ma tête, dans mes yeux, dans le monde extérieur. Mais y a-t-il seulement un ailleurs, un monde extérieur ? La vérité simple est que mon corps, et le vôtre, et toute chose sur Terre, et l'Univers lui-même — au sens où ils pourraient exister par eux-mêmes et dans leur espace propre, indépendamment de moi — relèvent de la pure fiction, une fiction qui ne

mérite pas de seconde analyse. Il n'y a et ne peut y avoir aucune preuve de l'existence de deux mondes parallèles (là un monde inconnu extérieur et physique, et en plus un monde connu, intérieur ou mental qui mystérieusement reproduirait le premier), mais uniquement en faveur de ce monde-ci, qui est toujours devant moi, et à l'intérieur duquel je n'arrive à trouver aucune division entre esprit et matière, intérieur et extérieur, âme et corps. Le monde est tel que l'observation me le fait connaître, ni plus ni moins ; il est l'explosion de ce centre — une explosion assez puissante pour le faire éclater aux dimensions illimitées de la scène qui est maintenant devant moi, qui est moi.

Bref, ce que l'homme de science dit de la perception, loin d'infirmar ma fable naïve, ne fait que la confirmer. A titre provisoire et comme une concession faite au sens commun, il a placé une tête sur mes épaules, mais l'univers l'a rapidement évincée. Le point de vue du sens commun, non paradoxal, qui me présente comme un « homme ordinaire avec une tête », ne tient pas le moins du monde ; dès que je l'examine avec un peu d'attention il se ramène à une absurdité pure et simple.



Et pourtant (me dis-je), voilà une absurdité qui semble plutôt utile et efficace sur le plan de mes occupations quotidiennes et pratiques. Je ne cesse de me comporter comme si effectivement il y avait suspendu

ici, d'aplomb au milieu de mon univers, une solide boule de vingt centimètres environ. Et je suis enclin à ajouter qu'il est impossible d'éviter cette absurdité manifeste dans le monde que nous habitons, ce monde sans curiosité et qui a résolument la tête dure : il s'agit à coup sûr d'une fiction tellement commode qu'elle pourrait bien être la vérité pure et simple.

En fait, il s'agit toujours d'un mensonge, et souvent d'un mensonge gênant : il peut même faire perdre à quelqu'un de l'argent. Pensez, par exemple, à un dessinateur publicitaire — un homme que personne ne suspecterait d'une dévotion fanatique à la vérité. Le but de son travail est de me convaincre et, pour y parvenir, l'un des moyens les plus efficaces est de m'introduire dans son dessin très exactement tel que je suis. Il ne faut donc pas qu'il y fasse entrer ma tête. Au lieu de montrer l'autre espèce d'homme — celle qui a une tête — en train de porter à la bouche un verre ou une cigarette, ce sont des gens de mon espèce qu'il présente dans cette attitude ; il montre *cette* main droite (grandeur nature, saisie sous l'angle exact, placée dans le coin inférieur droit de l'affiche, et plus ou moins dépourvue de bras) portant un verre ou une cigarette vers — ce vide béant, vers nulle part. Vraiment, cet homme n'est pas un étranger, mais moi-même tel que je suis pour moi-même. Presque inévitablement je me sens concerné. Rien d'étonnant à ce que ces membres perdus venant de nulle part aux deux coins de l'affiche, avec rien au centre qui puisse les animer et les relier entre eux — rien d'étonnant à ce qu'ils me paraissent

tout à fait naturels : je n'en ai jamais eu d'autres ! Servi par son réalisme et par son esprit d'observation dynamique et judicieux, l'agent de publicité voit de quoi j'ai réellement l'air, il l'utilise et son travail est payant : il me fait perdre la tête, et j'achète son produit. (Pourtant, il y a des limites : il est peu vraisemblable, par exemple, qu'il dessine un nuage rose juste au-dessus du verre ou de la cigarette, parce que de toutes façons j'apporterai moi-même cet élément de réalisme. Il serait superflu de me prêter l'ombre transparente d'un nez supplémentaire.)

Les directeurs de films sont également des gens pratiques, beaucoup plus soucieux de réussir un effet sur le public en lui faisant vivre telle ou telle expérience, que de discerner la nature réelle de l'expérimentateur ; mais en fait une chose implique l'autre. Assurément, ces personnes expertes voient très clairement, par exemple, à quel point ma réaction serait faible en présence d'un film présentant un véhicule manifestement conduit par quelqu'un d'autre, comparée à ma réaction devant un film où apparemment je conduirais moi-même le véhicule. Dans le premier cas, je suis un spectateur sur la route, observant deux voitures semblables se rapprocher rapidement, entrer en collision, tuer les conducteurs et s'embraser — et je me sens faiblement intéressé. Dans le second cas, je suis le conducteur — sans tête évidemment, comme tous les conducteurs à la première personne, et par rapport à moi ma voiture (ou ce que j'en vois : volant, pare-brise, etc.) est immobile. Voici mes genoux qui s'agitent, mon pied enfoncé

sur l'accélérateur, mes mains qui s'acharnent sur le volant, le long capot fonçant de l'avant, les poteaux télégraphiques qui défilent en sifflant, la route serpentant à droite et à gauche, et voilà l'autre voiture, toute petite d'abord mais prenant du volume à vue d'œil, se dirigeant droit sur moi, puis le crash, une grande gerbe de flammes, et le vide du silence... Je retombe dans mon fauteuil et je reprends mon souffle. On m'a emmené dans la course.

Comment sont-elles filmées, ces séquences à la première personne ? Il y a deux possibilités : ou bien on photographie un mannequin sans tête, la caméra se trouvant à la place de la tête ; ou alors on filme vraiment un homme, la tête fortement tenue en arrière ou de côté pour laisser le champ libre à la caméra. En d'autres mots, pour que je puisse m'identifier sûrement à l'acteur, il faut que sa tête disparaisse : ce doit être un homme de mon espèce. Car un portrait de moi-même avec-une-tête n'est pas ressemblant du tout : c'est le portrait d'un parfait étranger, un cas d'identité usurpée.

Curieux tout de même que les gens doivent s'adresser à l'agent de publicité pour recevoir une faible lumière sur la plus profonde — et la plus simple — vérité les concernant ; il est singulier aussi qu'une invention moderne aussi élaborée que le cinéma puisse aider chacun à se débarrasser d'une illusion dont les très jeunes enfants et les animaux ne sont pas victimes. Mais dans d'autres temps, il y eut des indices différents et éga-

lement curieux, et notre humaine capacité à nous leur-
rer ne fut certainement jamais complète. Une
conscience profonde, quoique faible, de la condition
humaine pourrait bien expliquer la popularité de
légendes et de cultes nombreux et anciens où il est ques-
tion de têtes perdues et qui volent, de monstres et
d'apparitions avec un seul œil ou sans tête, de corps
humains avec des têtes non humaines, de martyrs qui
se promenaient et parlaient après avoir été décapités
— images fantastiques, sans doute, mais se rappro-
chant plus que le sens commun ne le fait jamais du
portrait véritable de l'homme que *voici*.



Dès lors, mon expérience himalayienne n'était plus
une fantaisie de poète, ni l'envol aérien d'un mystique.
Sous tous les aspects, elle se ramenait à un sobre réa-
lisme. Et graduellement, au cours des mois et des
années qui ont suivi, mon expérience m'apparut avec
toute l'étendue de ses implications et applications, et
de son pouvoir de transformer la vie.

Notamment, il m'apparaissait que cette nouvelle
façon de voir devait transformer mon attitude envers
les autres hommes, et à la vérité envers toutes les
créatures, parce qu'elle me donnait une connaissance
parfaite de leur vraie nature — de ces êtres tels qu'ils
sont pour eux-mêmes. Car je suis bien obligé de croire
que ce qui est vrai pour moi est vrai pour tous, que
tous ont la même condition — réduits à des vides sans

têtes, à rien, de sorte qu'ils peuvent contenir et devenir toute chose. Cet homme que je croise dans la rue, minuscule, portant tête, avec son apparence matérielle et compacte — il est LUI le produit de la fantaisie, le fantôme ailé, le personnage grossièrement déguisé, l'opposé et l'ambulante contradiction de l'homme réel, dont la capacité et l'étendue sont infinies : et le respect que j'ai pour lui, pour tout ce qui vit, doit être infini également. Maintenant que je sais exactement qui il est, je sais comment me comporter avec lui.

En fait, il est moi. Aussi longtemps que nous avons chacun une tête, manifestement nous étions deux. Mais maintenant que nous sommes des vides sans tête, qu'est-ce qui va nous séparer ? J'ai beau m'y appliquer avec force, je n'arrive pas à trouver de coquille qui renfermerait ce vide que je suis, ni la moindre forme, frontière ou limite ; en d'autres termes : ce vide est réellement vide, et par conséquent il ne peut que fusionner avec d'autres vides.

De cette fusion je suis le parfait spécimen. Je ne mets pas en doute l'homme de science qui assure que, vu de son point d'observation là-bas, je possède une tête clairement définie, consistant en une hiérarchie de corps clairement définis, tels des organes, des cellules et des molécules — un monde d'objets et de processus physiques d'une inépuisable complexité. Mais il m'est arrivé de connaître (ou plutôt, de vivre) l'histoire intérieure de ce monde, et elle contredit complètement

l'histoire vue de l'extérieur. A l'endroit précis où je me trouve, je découvre que chaque membre de cette vaste communauté, de la plus petite particule à ma tête elle-même, s'est évanoui comme les ténèbres se dissipent au soleil. Aucun témoin extérieur n'est qualifié pour prendre la parole à leur place : par ma position, je suis seul à pouvoir le faire, et je jure que tous sont lumineux, simples, vides et un, sans trace de division.

Ce qui est vrai de ma tête, l'est également de tout ce que je considère comme étant «moi-même» et «ici», — bref, de cet ensemble corps-esprit. Etre ici (je me pose la question), comment est-ce en réalité ? Suis-je enfermé dans ce que Marc-Aurèle appelait ce sac de sang et de corruption ? A-t-on refermé sur moi la porte de ce zoo en marche, de cet entrepôt de cellules, de cette usine chimique, ou bien m'a-t-on laissé sur le seuil, à l'extérieur ? Suis-je coincé pour la vie entière dans un bloc solide, à forme humaine (aux dimensions approximatives de 1,80 m sur 60 cm sur 30), ou bien suis-je à l'extérieur de ce bloc, ou peut-être simultanément à l'intérieur et à l'extérieur ? En fait, les choses ne se passent pas ainsi.

Il n'y a ici aucun encombrement, pas de place ni de manque de place, pas d'intérieur ni d'extérieur, ni cachette ni abri : je n'arrive pas à trouver ici de maison dont je ne pourrais sortir, ou dans laquelle je ne pourrais entrer, pas l'ombre d'un pouce de terrain où je puisse la bâtir. Cette existence me convient parfait-

tement — un vide n'a nullement besoin de domicile. Bref, cet ordre physique des choses, si solide en apparence pour qui m'observe de là-bas, à distance, se désagrège toujours ici, sans laisser de trace.

Et je découvre que ceci est vrai, pas seulement pour mon corps humain, mais aussi pour mon Corps total, l'univers lui-même. (Même pour un témoin extérieur, la distinction entre ces deux formes d'existence matérielle est tout à fait artificielle : ce petit corps est si relié à toutes les autres choses, si dépendant de son environnement qu'il est inexistant et inconcevable par lui-même ; en fait, aucune créature ne peut survivre un instant, sauf comme partie intégrante de cet unique Corps, le seul qui soit totalement présent, entièrement contenu en soi-même, indépendant, et donc réellement vivant.) Jusqu'à quel point je suis en relation avec ce Corps total, cela dépend des circonstances, mais automatiquement je m'y engage plus avant selon mes besoins. Je peux donc le plus facilement du monde m'identifier avec ma tête, mon corps et son mètre quatre-vingt, ma famille, mon pays, ma planète (comme si j'avais à défendre un territoire), et ainsi indéfiniment, sans me heurter à aucune limite, à aucune barrière. Quelles que soient les dimensions grandes ou petites auxquelles il me plaît maintenant d'étendre mon champ corporel — cette partie du monde que j'appelle mienne, et dont je localise ici le centre, qui est l'objet actuel de mes pensées et de mes perceptions, qui est mon support, dont j'ai adopté le point de vue, qui se trouve plantée ici dans mes chaussures — cette partie inva-

riablement se réduit à un vide ; il n'y a ici rien en soi. La réalité derrière toutes les apparences est lucide, ouverte, et parfaitement accessible. Je connais la voie qui permet d'entrer et de sortir au cœur le plus secret de toute créature, qu'elle semble lointaine ou repoussante aux yeux du profane, parce que nous sommes tous un seul Corps, et que ce Corps est un seul Vide.

Et ce Vide-là est ce *Vide-ci*, complet et indivisible, qui n'est ni partagé, ni divisé en mien, tien ou leur, tout cela étant présent à la fois ici et maintenant. Cette place-ci très exactement, ce poste d'observation qui est le mien, très particulièrement « ce trou où aurait dû se trouver une tête » — *ceci* est le Fondement divin de toute existence, la Source unique de tout ce qui, projeté «là-bas», se présente sous les apparences du monde physique ou phénoménal, la Matrice unique et infiniment féconde dont toutes les créatures naissent, et vers laquelle elles retourneront. Ceci n'est absolument Rien, et pourtant toutes choses ; la seule Réalité, et pourtant une absence. C'est ce que je suis, mon moi véritable. Il n'y a absolument rien d'autre. Je suis tout le monde et personne, et le Seul.

III

ZEN

La purification ne consiste-telle pas en une séparation aussi grande que possible entre l'âme et le corps?
PLATON.

Désormais l'âme n'a plus conscience du corps et elle ne se donnera plus de nom étranger, ni homme, ni être animé, ni quoi que ce soit.

PLOTIN.

Une fois que le corps a été relégué à distance comme un cadavre, le Sage ne s'y attache plus jamais.
CANKARA.

Qu'on ouvre les yeux pour chercher le corps, et il devient impossible de le trouver. Il est dit à ce propos: dans la chambre vide jaillit la lumière. Intérieur et extérieur, tout est lumière. Voilà un signe très favorable.

The Secret of the Golden Flower.

Faites le vœu de réaliser la parfaite compréhension que le corps illusoire est semblable à la rosée et à l'éclair. Hsu Yun, maître zen (sur son lit de mort, en 1959, à l'âge de 120 ans).

CHAPITRE III

Zen

Durant les années qui suivirent ma première expérience de vision sans tête, je me suis acharné à la comprendre, avec les résultats que je viens de décrire brièvement. Il n'y eut aucun changement durant cette période dans le caractère propre de la vision. Toutefois l'expérience se renouvelait plus facilement au moment où je la sollicitais, et elle se maintenait plus longtemps. En outre, les implications de ma vision et son sens se précisaient lentement, pas à pas ; de toute évidence mes lectures y étaient pour beaucoup. Sans aucun doute, j'ai trouvé dans les livres une aide et un encouragement.

La discussion, par contre, se révélait presque invariablement vaine. Mes amis me disaient : « Bien sûr, je ne peux pas voir ma tête. Alors quoi ? » Naïvement, je répondais : « Alors tout ! Vous êtes totalement transfigurés, vous, le monde... ». Cela ne marchait pas. J'étais incapable de décrire l'expérience sous une forme qui retiendrait l'intérêt de mon interlocuteur, ou qui lui ferait entrevoir un peu la qualité de sa signification. Il ne voyait absolument pas de quoi je voulais parler, — situation des plus embarrassante pour l'un et pour l'autre. Je tenais ici quelque chose d'une évi-

dence parfaite, d'une signification immense, une révélation de joie pure et de ravissement, pour moi et nul autre ! Lorsqu'un homme commence à avoir des visions que les autres n'ont pas, on fronce les sourcils, on appelle le médecin. Et voilà que j'étais tout à fait dans la même situation, à la différence que moi je voyais clairement, sans avoir de fantasmes. Un peu de solitude et de frustration devenaient inévitables. Voilà, pensais-je, ce que doit éprouver un homme vraiment fou — ce sentiment de séparation et d'inaptitude à communiquer.

Un autre fait venait aggraver ma consternation : parmi mes connaissances, c'était généralement le plus cultivé et le plus intelligent qui me semblait le moins apte à saisir l'expérience. A croire que, comme l'habitude de sucer le pouce, la vision sans tête était une aberration infantile qu'il aurait fallu rejeter avec l'âge et avoir oubliée depuis longtemps. Quand aux écrivains, quelques-uns parmi les plus brillants se mettaient en peine de me faire savoir que j'étais fou — à moins qu'ils ne l'aient été eux-mêmes. Dans *The Napoleon of Notting Hill*, Chesterton termine ironiquement son énumération des folies de la science-fiction par cette absurdité suprême : les hommes sans tête ! Et le grand philosophe Descartes (dont le principal titre de gloire est d'avoir ouvert sa réflexion novatrice en s'interrogeant sur ce qui est clairement donné), Descartes fait mieux. Voici la surprenante affirmation qu'il fait figurer en premier lieu dans son inventaire des certitudes — des choses qui sont « vraies parce qu'elles sont per-

cues par nos sens » : « D'abord, je perçus que j'avais une tête. » Même l'homme de la rue, avec son sens commun, me dit : « Mais cela se voit comme le nez au milieu de la figure ! » Comme si le choix manquait dans la foule des évidences, il fallait qu'il me sorte cela !

A tout ouï-dire, je continuais à préférer l'évidence de mes propres sens. Si c'était de la folie, au moins ce n'était pas une folie de seconde main. En tous cas, je n'avais jamais mis en doute que ce que je voyais était ce qu'avaient vu les mystiques. Mais, bizarrement, fort peu d'entre eux semblaient l'avoir vu de cette manière. La plupart des maîtres de la vie spirituelle paraissent avoir « gardé leur tête » ; ou alors, et ce fut certainement le cas, si leur accomplissement spirituel impliquait la vision sans tête, peu pensèrent que cela valait la peine d'être mentionné. Et aucun d'eux assurément, compte tenu de ce que j'avais pu découvrir, n'incluait la pratique de la vie sans tête dans le programme de ses exercices spirituels. Pourquoi a-t-on négligé un critère aussi évident, une démonstration aussi convaincante et toujours présente de cet effacement de soi qu'aucun maître spirituel ne se lasse d'enseigner ? Après tout, l'explication est d'une simplicité absurde ; cet argument-là est trop fort, il n'y a pas moyen d'y échapper ! S'il est une vérité qui vous frappe en plein visage, c'est bien celle-là. Je me trouvais embarrassé et parfois même découragé.

C'est alors — mieux vaut tard que jamais — que je tombai sur le zen.

Sous tous les rapports, le bouddhisme zen a la réputation d'être difficile et pratiquement inaccessible pour les occidentaux, à qui on recommande souvent de rester fidèles à leur propre tradition religieuse. Dans mon expérience personnelle, ce fut exactement le contraire. Enfin, après plus d'une décade de recherches généralement vaines, menées dans les directions les plus diverses, j'ai trouvé dans les paroles des maîtres zen de nombreux échos de l'expérience centrale de ma vie : ils parlaient mon langage et témoignaient en ma faveur. J'ai eu l'occasion de découvrir que beaucoup de ces maîtres avaient perdu leur tête (comme nous tous, en fait) ; mais en plus, ils avaient une conscience très vive de leur état et de sa signification immense, et ils recouraient à tous les moyens pour mener leurs disciples à cette même réalisation. Laissez-moi vous en donner quelques exemples.

Le *Sutra du Cœur* contient l'essence du bouddhisme mahayana et il se récite journallement dans les monastères zen. Au début, ce texte pose avec insistance que le corps est un vide absolu, puis il déclare qu'il n'y a pas d'œil, pas d'oreille, pas de nez. On comprendra aisément que cette déclaration abrupte ait laissé perplexe le jeune Tung-Shan (807-869) ; son professeur, qui n'était pas un zeniste, échoua lui aussi. L'élève considéra soigneusement le professeur, ensuite avec ses doigts il explora son propre visage. « Vous avez une paire d'yeux, protesta-t-il, et une paire d'oreilles, et le reste ; et moi également. Pourquoi le Bouddha nous dit-il qu'il n'existe pas de choses semblables ? » Son

professeur répondit : « Je suis incapable de t'aider. Tu dois te faire instruire par un maître zen. » Tung Shan suivit son conseil. Mais ce n'est que des années plus tard qu'il trouva la réponse. Un jour, au cours d'une promenade, son regard tomba sur une flaque d'eau claire. Il découvrit là ces traits humains dont parlait le Bouddha — bien en vue, à leur vraie place, là où ils avaient toujours été, c'est-à-dire à une certaine distance, alors qu'ici, la place était à jamais transparente. Cette découverte si simple, cette révélation de ce qui est parfaitement évident apporta à Tung Shan la réalisation qu'il avait cherchée si longtemps, et il devint non seulement un maître zen réputé, mais le fondateur de l'école Soto.

En fait, environ un siècle avant cet incident, Hui-neng (637-712), le sixième patriarche du zen, avait donné un avis célèbre sur le même sujet. Il conseilla au moine Ming, de couper court à son besoin ardent de recherche et de réflexion, et de voir : « Vois, en ce moment précis, à quoi ressemble ton propre visage — le visage que tu avais avant d'être né. » L'histoire rapporte que, suite à ce conseil, Ming découvrit à l'intérieur de lui-même cette source fondamentale de toutes choses que jusqu'alors il avait cherchée à l'extérieur. Il se trouvait là, soudain, pleurant des larmes de joie et comprenant tout. Il salua le patriarche et lui demanda quels autres secrets il lui restait à découvrir « Dans ce que je t'ai montré », répondit Hui-neng, « il n'est rien de caché. Si tu regardes en toi et si tu reconnais ton Visage Originel, tous les secrets sont en toi.² »

2 D.T. SUZUKI, *Essais sur le bouddhisme zen I*, Paris, Albin Michel, 1972, p. 293.

Le « Visage Originel » de Hui-neng est la mieux connue et, pour beaucoup, la plus utile de toutes les anecdotes du zen : en Chine, depuis des siècles, on dit qu'elle s'est imposée comme l'approche la plus concrète et la plus directe de l'illumination¹. Mumon (XIII^e siècle) nous livre ce commentaire :

Vous ne pouvez ni le décrire ni le dessiner(*),

Vous ne pouvez l'apprécier à sa juste valeur, ni le percevoir.

Impossible de trouver un lieu où placer le Visage Originel ;

Il ne disparaîtra pas, même si l'univers est détruit².

L'un des successeurs de Hui-neng, le maître zen Shih-tou (700-790) choisit une approche légèrement différente. Il ordonnait : « Débarrassez-vous de votre gorge et de vos lèvres, et laissez-moi entendre ce que vous savez dire » ; un moine répliqua : « Je n'ai pas de choses semblables. » Il reçut cette encourageante réponse : « Alors, la porte est grande ouverte³. » Et il existe une anecdote identique, celle d'un contemporain de Shih-tou, le maître Pai Chang (720-814) : il demanda à un de ses moines comment il s'y prenait pour parler sans gorge, sans lèvres et sans langue. C'est du Vide, évidemment que sort notre voix — du

1 DIH PING TSZE, dans : The Sutra of Wei Lang, London, Luzac, 1953, p. 23.

(*) Mais on peut le suggérer par une photo, comme je l'ai fait en tête de ce livre : le visage originel se trouve, pour ainsi dire, tout juste en dehors du croquis.

2 OGATA, Zen for the West, London, Rider, 1959, p. 112.

3 D. T. SUZUKI, Manual of Zen Buddhism, London, Rider, 1950, p. 107.

Vide dont Huang Po († 850) écrit : « Il est beauté pure et omnipénétrante ; il est l'Absolu incréé et qui existe par lui-même. Dans ce cas, comment peut-on seulement trouver matière à discussion dans le fait que le vrai Bouddha n'a pas de bouche et ne prêche pas de Dharma. De même, l'ouïe véritable n'a pas d'oreilles, car qui pourrait l'entendre ? Ah ! c'est là un joyau hors prix¹ »

Pour aider ses disciples dans la voie d'une telle réalisation, Bodhidharma, le premier patriarche du zen, prescrivait, dit-on, un bon coup de marteau sur l'arrière de la tête. Tai-houei (1089-1163) était tout aussi catégorique : « Cette chose-là (le zen) est comme un grand feu ; si l'on s'en approche, on est sûr d'avoir le visage brûlé. Ou encore, c'est une épée sur le point d'être tirée du fourreau : une fois qu'elle est dégainée, on peut être sûr de perdre sa vie... Ici brille la précieuse épée de Vajra et sa destination est de couper la tête². » Cette décapitation était effectivement un lieu commun de conversation entre le maître zen et son élève. Ainsi cet échange que nous devons au IX^e siècle :

Lung-ya demanda : « Si je menaçais de vous couper la tête avec l'épée la plus aiguisée qu'on pût trouver au monde, que feriez-vous ?

Le maître rentra sa tête dans ses épaules.

Lung-ya dit : « Votre tête est coupée ! »

Le maître sourit³. »

1 The zen Teachings of Huang Po, Traduction Blofeld, London, Rider, 1958, pp. 34, 101.

2 D.T. SUZUKI, Essais sur le bouddhisme zen II, pp. 22, 101, 113

3 D.T. SUZUKI, Le non mental selon la pensée zen. Traduction Hubert Benoit, Paris, Le Courrier du Livre, 1970, p. 152.

Manifestement, maître et élève, tous deux sans tête, se comprenaient l'un l'autre. Tout comme ils auraient compris et apprécié le conseil du mahométan Jalal-uddin, le plus grand poète mystique de Perse (1207-1273) : « Décapite-toi ! ». « Dissous ton corps entier dans la Vision : deviens vision, vision vision¹ ! »



L'indien Kabir (né en 1440), un autre grand poète mystique, déclare : « C'est Lui qui m'a appris à voir sans yeux, à entendre sans oreilles, à boire sans bouche². »

Cependant comment pourrais-je voir, si je n'avais pas ici des yeux pour voir ? Ou, à plus forte raison, comment pourrais-je voir que je n'ai pas d'yeux ici qui me servent à voir ?

Comme nous l'avons déjà noté, la science moderne elle-même admet que, en fait, « je ne vois pas avec mes yeux ». Ils ne sont que des chaînons dans une longue chaîne qui va du soleil, à travers la lumière solaire, l'atmosphère, les objets illuminés, à travers le cristallin, la rétine et les nerfs optiques, jusqu'à un espace pointillé d'électrons dans une région de mon cerveau, où enfin la vision se produit vraiment. L'homme

¹ Rumi, poet and Mystic. Traduction Nicholson, London, Allen & Unwin, 1950, pp. 38, 89

² One Hundred Poems of Kabir. Traduction Tagore, London, Macmillan, 1934, pp. 34, 101

de science atteste qu'en réalité il n'y a que ce Centre et lui seul qui puisse voir, entendre et expérimenter. Et c'est très exactement ce qu'affirment les anciens maîtres zen. « Le corps », nous dit Lin-tchi (mort en 867), « ne sait ni comment discourir ni comment écouter un discours. Ce qui présentement est le plus indubitablement perceptible à vos yeux, encore que sans forme, est pourtant absolument identifiable ; c'est cela qui comprend le discours et l'écoute¹. » Dans ce sermon, le maître chinois fait écho au *Surangama Sutra* (un texte indien pré-zen) qui enseigne qu'il est absurde de supposer que nous voyons avec nos yeux ou que nous entendons avec nos oreilles : nos sens se sont mêlés et ils se sont évanouis dans le vide absolu de « notre visage originel, sa lumière et son ravissement ». Et voilà ce qui est requis pour qu'une expérience quelconque soit possible.

Avant même, le sage taoïste Chuang Tzu (300 avant J.-C., maître zen bien avant l'heure) esquisse un portrait délicieux de ce visage pur de tous traits — de ce visage qui, en fait, est le mien. Il l'appelle « Chaos, le Souverain du Centre », et il met en évidence le contraste de l'ici et du là : ici, la parfaite clarté de Chaos, et là, à distance, l'opacité de ces têtes familières, percées de sept trous. « Tâtillon, le dieu de l'Océan du Sud, et Agité, le dieu de l'Océan du Nord, se rencontrèrent un jour dans le royaume de Chaos, le dieu du

1 D.T. SUZUKI, *Essais sur le bouddhisme zen* III, pp. 44, 21, 23.

Centre. Chaos les traita fort honnêtement et ils se concertèrent pour savoir comment lui rendre sa politesse. Ils avaient remarqué qu'alors que tout le monde possède sept orifices pour voir, entendre, manger, respirer, etc., Chaos n'en possédait aucun. Aussi décidèrent-ils de tenter une expérience et de lui percer des trous. Chaque jour, ils en perçaient un. Chaos mourut le septième jour¹. »

J'ai beau tâtilonner et m'agiter, je peux me livrer à des efforts toujours renouvelés pour assassiner le Souverain du Centre en Lui superposant mes traits humains et leur sept ouvertures, jamais je n'y parviendrai. Le masque que je vois là ne peut jamais affecter ici mon Visage originel, encore moins le défigurer. Le Visage des visages est à jamais immaculé. Aucune ombre ne peut obscurcir le rayonnement de Chaos, le Roi éternel et sans corps.



La littérature zen nous offre des descriptions nombreuses et éloquentes de l'instant du satori, ou illumination soudaine, et elles s'accompagnent de témoignages très nets sur la dissolution complète du corps. J'en relève quelques exemples.

Yengo (1566-1642) écrit à propos du zen : « Cette réalité t'est présentée en plein visage, et en ce moment même elle t'est donnée entièrement... Regarde dans

¹ Arthur WALEY. *Trois courants de la pensée chinoise antique*. Traduction G. Deniker, Paris, Payot, 1949, p. 70.

ton être propre... Laisse ton corps et ton esprit se changer en un objet inanimé de la nature, comme une pierre ou un morceau de bois ; lorsqu'on aura obtenu cet état de parfaite immobilité et de parfaite inconscience, tous les signes de la vie disparaîtront, ainsi que toutes traces de limitation. Pas la moindre idée ne troublera ta conscience, et alors vois ! Soudainement tu prendras conscience d'une lumière qui est rayonnement et joie. C'est comme si on rencontrait la lumière au plus épais des ténèbres ; c'est comme si on recevait un trésor dans la misère la plus noire. Les quatre éléments et les cinq agrégats (tout ce qui compose ton corps), ne sont plus ressentis comme des fardeaux ; tu es tellement léger, tellement calme, tellement libre. Ton existence entière sera délivrée de toute limitation ; te voilà ouvert, léger et transparent. Tu obtiens un aperçu lumineux sur la nature ultime des choses, qui t'apparaissent maintenant comme autant de fleurs féériques, sans réalité tangible. Ici se révèle le soi inaltéré, le visage originel de ton être ; ici se manifeste dans toute sa nudité le merveilleux paysage de ton pays natal. Il n'y a qu'une seule voie directe qui y conduit, ouverte et libre de tout obstacle... Voici l'endroit où tu renonces à tout — ton corps, ta vie, et tout ce qui appartient à ton être le plus profond. Voici l'endroit où tu trouves la paix, le repos, le non-agir, et l'inexprimable joie¹. »

¹ D.T. SUZUKI, *An Introduction to Zen Buddhism*, London, Rider, 1949, pp. 46-47.

La légèreté caractéristique qui est mentionnée par Yengo fut expérimentée par le taoïste Lieh-tzu (environ 400 avant J.-C.) avec une intensité telle qu'il se croyait porté par le vent. Voici comment il décrit son impression : « Intérieur et extérieur se rejoignaient pour faire une unité. Après quoi, il n'y avait plus de distinction entre l'œil et l'oreille, l'oreille et le nez, le nez et la bouche : tout était identique. Mon esprit était gelé, mon corps en dissolution, ma chair et mes os s'étaient fondus ensemble. J'étais complètement inconscient de ce sur quoi mon corps reposait, ou de ce qu'il y avait sous mes pieds. Le vent me portait tantôt sur ce chemin, tantôt sur un autre, comme la menue paille ou comme la feuille qui tombe de l'arbre. En fait, je ne parvins jamais à savoir si je portais le vent ou si le vent me portait¹. » Et vingt-quatre siècles plus tard, un auteur zen contemporain (Lu K'uan Yu) utilise pratiquement le même langage : « C'est l'expérience d'une absolue et d'une extrême légèreté. Quand celui qui médite réussit à mettre fin à toutes ses pensées, il entre dans « le courant » ou concentration correcte. Alors le corps et son poids semblent disparaître complètement et céder la place à une éclatante pureté qui a la légèreté de l'air ; il a l'impression qu'il est au bord de la lévitation². »

1 L. GILES, *Taoist Teachings* : Lieh-tzu, London, Murray, 1925, pp. 40-42.

2 LU K'UAN YU, *Ch'an and Zen Teaching I*, London, Rider, 1960, p.39.

En fait, le corps ne semble pas seulement disparaître : les maîtres sont tout à fait convaincus qu'il n'existe pas. « Il n'est aucun corps dans lequel l'illumination doit être réalisée, aucun esprit par lequel l'illumination doit être réalisée », — ce passage du *Vimalakirti* (environ 200 avant J.-C.) est une de leurs citations favorites¹. Huang Po déclare : « Pas de corps et pas d'esprit — telle est la Voie des Bouddhas² ! » Et Tao-hsin (651), le quatrième patriarche : « Réfléchissez sur votre corps et voyez ce qu'il est. Il est vide, et, comme une ombre, dépourvu de réalité... Il n'y a rien en lui que l'on puisse saisir³. » Le maître Han Shan, au XVI^e siècle, dit de l'homme illuminé que son corps et son cœur sont entièrement non existants : ils sont identiques au vide absolu. Rapportant son expérience personnelle, il écrit : « Je me promenais. Soudain je m'arrêtai, envahi par l'évidence de n'avoir ni corps, ni esprit. Tout ce que j'arrivais à voir, n'était qu'un grand Tout illuminant — omniprésent, parfait, lucide et serein. On aurait dit un miroir, embrassant toutes choses, montagnes et rivières, et les créant tout à la fois... Je me sentis clair et transparent⁴. » « Esprit et corps détachés », dit Dogen (1200-1253). Dans ses paroles passent le frémissement et l'allègement de l'extase : « Détaché, détaché ! Cet état doit être connu au moins une fois par vous tous ; il est comme un amoncellement (de fruits) dans un panier sans fond, comme un

1 D.T. SUZUKI, *Essais sur le bouddhisme zen* III, pp. 44, 21, 23.

2 The zen Teachings of Huang Po. Traduction Blofeld, London, Rider, 1958, pp. 34, 101.

3 D.T. SUZUKI, *op. cit.*

4 CHANG CHEN-CHI, *The Practice of Zen*, Rider, London, 1959, pp. 87, 106, 134.

écoulement (d'eau) dans un vase percé d'un trou¹. »
« Tout à coup il trouve son esprit et son corps balayés de l'existence » écrit Hakouin (1685-1768), et il ajoute :
« C'est ce qu'on appelle " lâcher prise ". Lorsqu'on se réveille de la stupeur et qu'on retrouve le souffle, c'est comme lorsqu'on boit de l'eau et que l'on sait par soi-même qu'elle est fraîche. C'est une joie inexprimable². »

Tous admettent que les distinctions entre esprit et corps, sujet et objet, connaisseur et connu sont abolies dans le grand Vide-Miroir ; voir notre vraie nature c'est entrer dans la vision de la non-matérialité, dans la non-âme, le non-esprit, le non-corps ; et cette vision est le délice par excellence, la consolation indéfectible, bien au-delà de tous les bonheurs terrestres.



D. T. Suzuki nous fait de toute cette matière un résumé succinct et lumineux : « Pour le zen, l'incarnation est désincarnation. Le silence est grondant comme le tonnerre. Le mot est non-mot, la chair non-chair, ici et maintenant pareils au vide (*sunyata*) et à l'infini³. » En dehors du zen, il n'est pas facile de trouver des affirmations qui soient tout à fait aussi claires et aussi dépouillées de religiosité. Néanmoins, dès qu'on le recherche, on peut trouver un parallélisme dans d'autres

1 D.T. SUZUKI, Essais sur le bouddhisme zen II, pp. 22, 101, 113.

2 D.T. SUZUKI, An Introduction to Zen Buddhism, London, Rider, 1949, pp. 46-47.

3 D.T. SUZUKI; Erich FROMM, R. de MARTINO, Bouddhisme zen et psychanalyse, Paris, Presses universitaires de France, 1971, pp. 16, 69-71.

traditions religieuses. Et cela n'a rien de surprenant : la vision dans son essence doit transcender les accidents de l'histoire et de la géographie.

Inévitablement, le parallèle le plus proche est à trouver en Inde, patrie originelle du bouddhisme. Cankara (environ 820), le grand sage et exégète de l'advaita ou non-dualité absolue, pensait qu'un homme ne peut espérer la libération tant qu'il ne cesse pas de s'identifier avec le corps, qui est une pure illusion née de l'ignorance : le vrai Soi est semblable à l'espace, indépendant, pur, infini. La confusion du corps irréel avec le Soi réel entraîne l'esclavage et la misère. Cette doctrine survit toujours en Inde. Son dernier grand représentant, Ramana Maharshi (1879-1950), disait à ceux qui cherchent : « Jusqu'à présent, vous vous êtes sérieusement considérés comme étant le corps et ayant une forme. Là réside l'ignorance fondamentale et la cause première de tous les maux¹. »

Même le christianisme (qui, comme l'observait l'archevêque Temple, est la plus matérialiste des grandes religions) admet parfois que l'illumination authentique doit dissiper la sombre opacité de nos corps, autant que celle de nos âmes. « Lorsque ton œil est un », dit mystérieusement Jésus, « ton corps entier est rempli de lumière(*) ». Cet œil unique est certai-

¹ Ramana Maharshi and the Path of Self-Knowledge, par A Osborne. London, Rider, 1954, pp. 21, 122.

(*) « When thine eye is single... » La version anglaise ne permet pas de doute quant à la traduction de « single ». Mais en français, on trouvera souvent « Que ton œil soit simple » ou encore « Que ton œil soit sain ».

nement la version hébraïque du précieux troisième œil du mysticisme indien, qui permet au Voyant de voir en lui-même sa nature absolument pure et lumineuse, son visage originel. Encore une fois, c'est le joyau inestimable que (selon la tradition orientale) nous cherchons partout, sauf ici sur nos fronts où nous le portons tous. Les métaphores de l'Ici-Maintenant sont innombrables.

Les mystiques chrétiens ont une tendance particulière à trouver des complications là où il n'y en a pas : ils se contentent rarement de regarder en eux-mêmes, comme les maîtres zen, et en toute simplicité de s'en remettre à ce qu'ils découvrent. Augustine Baker (1575-1641) fait peut-être exception : « Il en arriva finalement à une totale et pure abstraction ; à ce stade, il eut le sentiment d'être pur esprit, comme s'il n'avait pas de corps. Mais c'est là le résultat d'un long cheminement et d'un voyage épuisant... Plus une telle abstraction est pure et parfaite, plus grand est l'homme qui s'élève jusqu'à cette perfection. » Ce texte est un commentaire d'un passage très connu du *Nuage d'inconnaissance*, une œuvre mystique du XIV^e siècle qui enseigne qu'il n'y a pas de vraie joie sans une vive conscience préalable de notre non-existence : « Tous les hommes ont des sujets d'affliction : mais plus que tous et particulièrement, celui qui sait et a le sentiment qu'il est¹ ». Mais

¹ Le nuage d'inconnaissance. Traduction Armel Guerne. Paris, Cahiers du Sud, 1953, p. 140.

bien sûr, cet indispensable anéantissement de soi (qu'il soit vécu dans la joie ou l'affliction) est un thème privilégié du mysticisme chrétien. Nul ne décrit ses deux aspects aussi franchement que saint Bernard (1091-1153) : « Ce n'est pas une joie simplement humaine de se perdre soi-même de la sorte, d'être ainsi vidé de soi-même comme si on avait presque entièrement cessé de vivre ; c'est une bénédiction céleste... Devenir tel, c'est être déifié... Sinon, comment Dieu pourrait-il être « tout en tous », s'il restait quoi que ce soit d'humain en l'homme¹ ? »

Il est hors de doute que les mystiques chrétiens ont sans cesse vu la chair comme le grand obstacle à l'esprit. Avec logique, ils font écho aux paroles de leur prédécesseur païen, Plotin (205-270) : « Le véritable réveil consiste à se lever sans le corps et non avec lui. Se lever avec le corps, c'est passer d'un sommeil à un autre, et changer de lit ; se lever véritablement, c'est quitter tout à fait les corps². » Sages paroles, mais sans grand pouvoir sur la vision directe de notre nature. Des témoignages directs et concrets, l'Occident ne nous en fournira que très occasionnellement ; la « vision » de Gerlac Peterson (1378-1411) est exemplaire, « si violente et si forte que l'homme intérieur dans son entièreté, de corps autant que de cœur, se trouve merveilleusement changé et bouleversé... Son aspect intérieur est clari-

1 St BERNARD, *On the Love of God*. Mowbray, London, 1950, pp. 65-67.

2 PLOTIN, *Les Ennéades*. Texte établi et traduit par Emile Bréhier. Paris, Les Belles Lettres, 1935, t. VI, 2, p. 108.

fié, sans un nuage¹ ». Son œil spirituel est largement ouvert. Loin de rester (comme Shakespeare l'a écrit si admirablement)

« Ignorant plus que tout de ce dont il est le plus assuré,

Son essence transparente comme le verre », il la saisit dans ses ultimes profondeurs ; sa vision le fait entrer dans le cœur même de la Réalité.



Traditionnellement, l'Occident porte toute son attention sur le monde physique, alors que l'Orient voit au travers de lui. Nous regardons nos petits corps humains comme opaques et séparés de notre Corps total, l'univers, qui par voie de conséquence, en vient à paraître également opaque et divisé. Quelques-uns de nos poètes cependant ne se laissent pas tromper par les apparences : ils s'ouvrent à toutes les choses et se délectent de leur transparence. Rainer Maria Rilke écrit à propos de son ami :

« Car tout : ces profondeurs, ce large,

Cette eau, ces prés, tout était son visage². »

Mais il ne se contentait pas de dissoudre le corps humain : sa mission déclarée était de « rendre invisible la terre sur laquelle nous vivons, et par extension l'univers, et de le transformer en une réalité d'un ordre

1 E. UNDERHILL, *Mysticism*, London, Methuen, 1945, p. 200.

2 Rainer Maria RILKE, *Poesie*. Traduction Maurice Betz, Paris, Emile-Paul, p. 153.

supérieur¹ ». Pour Rilke, ce Vide toujours présent, notre visage originel, est sans limites. Traherne (poète anglais 1634-1672) fit la même découverte :

« J'étais le sens lui-même,

Je ne sentais ni impureté ni matière dans mon âme,

Ni bords, ni limites, comme nous en voyons

Dans un vase ; mon essence était : *capacité*². »

Et, dans un passage plus connu : « Jamais vous n'aimerez le monde comme il faut, sauf si l'Océan lui-même coule dans vos veines, si vous êtes vêtu par les cieux, et couronné par les étoiles³. »

En Occident, ceci est de la poésie. Dans l'optique du zen, il s'agit soit de réalisation directe, soit de mots creux. Au moment du satori se produit une explosion, et l'homme n'a d'autre corps que l'univers lui-même. « Il sent son corps et son esprit, la terre et les cieux se fondre en un tout pleinement vivant — pur, vif, et éveillé », déclare maître Po Shan :

« Dans sa totalité, la terre n'est rien de plus que l'un de mes yeux,

Rien d'autre qu'une étincelle de mon illuminante lumière⁴. »

De nombreux textes nous disent que l'homme illuminé, comme par magie, engloutit les rivières, les montagnes, les mers et le grand monde lui-même, les réduisant tous à ce Vide, ici, à rien du tout ; puis, à

1 Selected Letters of Rainer Maria Rilke, 1902-1926. Traduction Hull., London, Macmillan, 1946, p. 24.

2 Thomas TRAHERNE, Poèmes de la félicité. Traduction et commentaires de Jean Wahl, Paris, Le Seuil, 1951, p. 67.

3 Thomas TRAHERNE, op. cite.

4 CHANG CHEN-CHI, The Praticce of Zen, Rider, London, 1959, pp. 87, 106, 134.

partir de ce Vide, il crée les rivières, les montagnes, les mers et le grand monde¹. Sans la moindre incommodité, il avale toute l'eau du Lac Occidental, et il la recrache ensuite. Il absorbe et abolit toutes choses, et il produit toutes choses. Pour lui l'univers n'est pas autre chose que le déversement de sa nature la plus intérieure, qui en elle-même demeure lumineuse, vraie et transparente². Le voici rendu à lui-même, rétabli dans ce qu'il est vraiment, ramené au cœur même de l'existence, dont tout être tire son origine et sa manifestation. Bref, il est déifié. Etabli dans l'unique source, il s'écrie : « Je suis le centre, je suis l'univers, je suis le créateur³ ! » Ou : « Je suis la cause de mon propre être et de toutes choses⁴ » Dans le jargon du zen, le chien galeux est devenu le lion à crinière d'or, rugissant dans le désert, spontané, libre, énergique, magnifiquement autonome, et *seul*⁵. Enfin « rentré à la maison », il n'y trouve pas de place pour deux. Une fois de plus, le poète anglais Traherne fait écho au langage des maîtres zen lorsqu'il s'exclame : « Les rues étaient miennes, le temple était mien, les gens étaient miens, leurs vêtements, or et argent étaient miens, autant que l'éclat des yeux, la beauté de la peau, la bonne couleur des visages. Les cieux étaient miens, et le soleil et la lune et les étoiles, et le Monde entier était mien ; je suis seul à jouir de toutes choses, moi, le seul spectateur⁶.

1 D.T. SUZUKI, Essais sur le bouddhisme zen I, Paris, Albin Michel, 1972, p. 293.

2 D.T. SUZUKI, Essais sur le bouddhisme zen II, pp. 22, 101, 113.

3 D.T. SUZUKI, Studies in Zen, London, Rider, 1955, pp. 18, 153.

4 Maître ECKHART, traduction Evans, London, Watkins, 1924, vol. I, p. 220.

5 D.T. SUZUKI, Erich FROMM, R. de MARTINO, Bouddhisme zen et psychanalyse, Paris, Presses universitaires de France, 1971, pp. 16, 69-71.

6 Thomas TRAHERNE, op. cité.

DEUXIÈME PARTIE

IV

FAIRE LE POINT

*Ce que j'appelle la vision parfaite n'est pas
voir les autres, mais soi-même.*

CHOUANG-TSEU (III^e SIÈCLE AV. J-C)

*Voir dans la vacuité - voilà la vision véritable,
la vision éternelle.*

SHEN-HUI (VIII^e SIÈCLE)

*Celui qui se sait Esprit, devient Esprit,
devient toutes choses,
Ni homme, ni Dieu, ne peut l'en empêcher...
Les Dieux n'aiment pas ceux qui ont atteint
cette connaissance ; les Dieux aiment
l'obscurité et haïssent l'évidence.*

BRIHADARANYAKA UPANISHAD (VII^e SIÈCLE AV. J-C)

*Les fous rejettent ce qu'ils voient et non pas ce qu'ils pensent ;
Les sages rejettent ce qu'ils pensent et non pas ce qu'ils voient...
Voyez les choses telles qu'elles sont,
et ne vous occupez pas des autres.*

HOUANG PO (IX^e SIÈCLE)

C'est clairement révélé à celui qui ne sait rien.

MAITRE ECKHART (1260 - 1327)

*Et quelle règle pensez-vous que j'ai suivie ? Une règle
étrange en vérité, mais la meilleure qu'il y ait au monde.
J'étais guidé par une implicite foi en la bonté divine et donc
conduit à l'étude des choses les plus évidentes
et les plus communes.*

THOMAS TRAHERNE (1627 - 1674)

*Celui qui met en doute ce qu'il voit
Ne croira jamais, sur ma foi !*

WILLIAM BLAKE (1757 - 1827)

Les aspects des choses les plus importantes pour nous sont cachés par suite de leur simplicité et de leur familiarité même.

LUDWIG WITTGENSTEIN (1889 - 1951)

C'est bien ça. Il n'y a pas de sens caché. Tout ce fatras mystique est simplement ce que c'est.

WERNER ERHARD (1935 -)

*La lettre volée, dans la nouvelle d'Edgar Allan Poe, (1845)
« échappait à l'attention par son extraordinaire évidence ». Le
malfaiteur « avait choisi de placer la lettre sous le nez du monde
entier comme la meilleure façon d'empêcher que quiconque
puisse l'apercevoir ».*

CHAPITRE IV

Faire le point

LES HUIT ÉTAPES DE LA VOIE SANS TÊTE

Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis que l'expérience Himalayenne initiale m'est « tombée dessus », et presque trente-cinq depuis que la description qui précède a été publiée. Des années riches - comportant de nombreuses surprises et même quelques chocs - durant lesquelles l'expérience est, d'elle-même, devenue un chemin (et l'appeler « Voie sans tête » est une dénomination qui en vaut bien une autre). Nous commençons à bien connaître ce chemin - ses virages et ses détours, ses passages fluides et ses encombrements, son accessibilité, en général aisée. Dès le début (bien avant la vision himalayenne) une carte, un plan d'ensemble s'avérait nécessaire. Nous n'avons que trop tardé.

Ce dernier chapitre s'efforce de dessiner cette carte. Elle n'est, bien entendu, qu'une des innombrables variations de cette Voie éternelle, archétype du chemin qui, selon les mots de la Brihadaranyaka Upanishad « conduit de l'irréel au Réel, de l'obscurité à la Lumière, de la mort à l'Immortalité ». De temps en temps il s'aligne et rejoint la Voie du Zen, à d'autres moment il poursuit

sa route tout seul. Il nous paraît, peut-être, plus direct et plus facile que l'antique Voie asiatique, non qu'il soit plus court ou moins rude - il ne l'est pas - mais parce qu'il nous fait traverser le paysage familier de la culture occidentale.

Bien entendu, cet itinéraire détaillé ne plaira pas à tous les voyageurs occidentaux. En dehors des trois premières étapes que nous traversons tous, notre carte - il ne peut en être autrement - s'inspire de l'itinéraire de l'auteur. C'est donc au lecteur à décider s'il coïncide ou non avec le sien. Tôt ou tard il y aura des différences, peut-être même énormes, mais les premières étapes de cette tentative de carte lui indiqueront, au moins, où il est déjà arrivé, et les suivantes une idée de ce qui l'attend - les points de repère et panneaux indicateurs, les détours et les ravins - s'il se décide à suivre la Voie Sans Tête.

Toute Voie peut être décomposée en étapes plus ou moins arbitraires, se recouvrant souvent partiellement. Ici nous en distinguons huit : [1] Nourrisson Sans Tête, [2] Enfant, [3] Adulte avec Tête, [4] Adulte Sans Tête, [5] Pratique de l'Absence de Tête, [6] La Mener à Bien, [7] La Barrière, [8] La Percée.

1. Nourrisson Sans Tête

Nourrisson vous étiez comme n'importe quel animal, c'est-à-dire *pour vous même* : sans tête, sans visage, sans yeux, immense, libre, étroitement lié au monde et sans la moindre conscience de jouir d'une

condition privilégiée. Vous viviez inconsciemment à partir de votre Source - de Ce que vous êtes, Là où vous êtes, sans la moindre obstruction - faisant confiance à ce qui est Donné. Ce qui vous était présenté était réellement *présent* : la lune n'était pas plus grosse et plus éloignée que la main qui tentait de s'en saisir. Votre monde était réellement *votre* monde, la distance - voleuse cupide et hypocrite - n'avait pas encore commencé à vous dépouiller. L'évident était réellement *évident*, le hochet qui tombait hors de votre vue n'avait plus d'existence : disparition signifiait annihilation. Vous ne revendiquiez pas ce visage dans le miroir. Il restait là-bas, il appartenait à ce bébé, pas à vous.

2. Enfant

Graduellement vous avez appris l'art, fatal et indispensable, de sortir et vous regarder à travers les yeux des autres, comme si vous vous teniez à un mètre de distance, et de vous «voir» de leur point de vue, comme un être humain identique à eux, avec une tête normale sur les épaules. Normale et pourtant unique. Vous vous êtes identifié à ce visage particulier dans le miroir et avez répondu à son nom. Néanmoins, vous demeuriez *pour vous même* libre, sans tête, Espace sans limite permettant à votre monde d'apparaître en son sein. Il est d'ailleurs probable qu'à certains moments vous étiez parfaitement conscient de cet Espace. Un enfant peut parfaitement demander pourquoi tout le monde a une tête et pas lui. Ou déclarer qu'il n'est rien, absent, invisible.

Alors qu'on célébrait son troisième anniversaire, on demanda à Carlos de désigner ses différents oncles et tantes. Il les montra du doigt les uns après les autres sans difficulté. Puis quelqu'un lui demanda où était Carlos. Il agita vaguement la main... Carlos ne pouvait pas localiser Carlos. Une autre fois, réprimandé et accusé d'être un vilain garçon, il ne se formalisa pas d'être appelé vilain mais refusa par contre d'être appelé *garçon*. Peu après, cependant, il alla visiter sa grand-mère et lui annonça qu'il *était un petit garçon !*

A ce stade vous êtes prêt à profiter du meilleur des deux mondes - le monde illimité, non-humain d'où vous venez et le monde humain limité où vous entrez. En effet, bien que trop brièvement, vous bénéficiez de deux identités, deux versions de vous même. Vous demeurez - à usage privé - non-chose, espace libre, vaste, s'étendant jusqu'aux étoiles (bien qu'à présent lointaines, vous demeurez capable de les inclure, elles sont toujours vos étoiles), tout en demeurant - dans vos activités sociales - de plus en plus souvent le contraire de tout ceci. Si nous, adultes, devons redevenir comme de petits enfants pour être admis au Royaume des Cieux, c'est en tant que petits de cet âge heureux (disons jusqu'à cinq ans) que nous le serons. Petits qui ont conservé leur immensité, qui pour eux-mêmes sont grands, plus adultes que les soi-disant adultes.

3. Adulte avec Tête

Les adultes, néanmoins, se développent à des allures très diverses. Poppy, dès l'âge de deux ans, aimait se regarder dans les miroirs. Elle avait deux ans

et trois mois lorsque sa mère (inconsidérément à mon avis) suggéra qu'il n'y avait peut-être pas de visage mais simplement du vide de son côté du miroir, là où elle se trouvait. Elle lui répondit : « Ne parle pas de ça, tu me fait peur ! » Dès un très jeune âge, l'aspect « appris » de nous-même vu de l'extérieur, semble estomper, se surimposer, et finalement effacer, l'aspect originel de nous-même vu de l'intérieur. Nous n'avons pas grandi, nous avons diminué. Au lieu d'être présents en compagnie des étoiles - et toutes choses sous ces étoiles - nous nous sommes détournés, avons renoncé à elles. Au lieu de contenir le monde c'est lui qui nous contient, du moins ce qui reste de nous. Réduit à une infime partie au lieu d'être cet ensemble, il n'est rien d'étonnant à nous retrouver, vous et moi, dans les pires ennuis - nous devenons avides, rancuniers, insensibles, effrayés, vaincus d'avance, fatigués, artificiels, imitateurs au lieu de créateurs, incapables d'aimer, voir fous ! Ou, plus en détail :

Avides - parce que nous efforçant de récupérer et accumuler à tout prix un maximum de l'empire perdu.

Rancuniers ou agressifs - parce que nous voulons nous venger d'un ordre social qui nous a cruellement mutilés.

Insensibles, solitaires, méfiants - par suite de la conviction morbide que mes semblables, et même les animaux et les objets, me mettent à l'écart, s'éloignent, me tiennent à distance. Nous refusons de voir que cette

distance ne correspond à rien, qu'en réalité ils sont nos compagnons les plus intimes, avec nous, ici même, plus près que près.

Effrayés - en nous découvrant objets à la merci de, et nous heurtant - à tous les autres objets.

Vaincus - parce que travailler pour ce «quelque chose» individuel conduit droit à l'échec : l'aboutissement probable de nos entreprises, mêmes les plus «réussies», est la désillusion, une fin certaine, la mort.

Fatigués - parce que la construction, la conservation et les continuelles modifications nécessaires au maintien, ici même, de cette boîte-à-vivre-imaginaire, dépense beaucoup d'énergie.

Artificiels, raides, solennels, faux - parce que notre vie repose sur un mensonge, et un mensonge grossier, rigide, prévisible, dérisoire, mutilant.

Non-créateurs - parce que nous sommes coupés de notre Source et Centre et nous nous regardons comme une manifestation régionale.

Incapables d'aimer - parce que nous repoussons tous les autres au dehors du volume que nous imaginons occuper prétendant ne pas être construits ouverts, ne pas être construits pour aimer.

Fous - parce que nous «voyons» des choses qui ne sont pas là et avons même la conviction (contre toute évidence) qu'à 0 mètres nous sommes ce que nous

paraissions être à 2, c'est à dire solides, opaques, colorés, des blocs de matière. Comment notre vie et notre monde pourraient-ils être sensés quand son centre même est insensé ?

Tant que nous ne souffrons pas de ces multiples handicaps, nous restons principalement le «petit enfant» de l'Etape 2 : sans-tête, transparent, lumineux et, plus ou moins inconsciemment, en contact avec la réalité de ce que nous sommes. Ou alors nous avons déjà atteint une des étapes suivantes. Dans tous les cas, la raison fondamentale permettant à tant d'entre nous de vivre sans tomber malade ou devenir fou à lier est à la fois simple et rassurante. Si dans notre vie quotidienne nous sommes souvent sensibles, aimants, généreux, gais et même heureux, c'est parce que chacun d'entre nous - quelle que soit l'étape atteinte - est enraciné et puise sa force dans notre Source commune, notre centrale Perfection, dans notre unique et identique Absence-de-Tête, ou Visage Originel, ou Transparence, ou Vide Eveillé. Nous sommes tout du long pleinement illuminés par la même Lumière intérieure, que nous la laissons ou non nous traverser. Notre joie est réelle et profondément enracinée alors que notre souffrance est superficielle et irréaliste, causée par une illusion, une ignorance. Nous souffrons parce que nous négligeons de voir qu'au centre de nous-même nous sommes parfaits.

Ce qui suscite une question. L'étape 3 - cette portion de route pavée d'hallucinations causées par la souffrance - est-elle une simple erreur, un détour inutile

qui peut et devrait être évité ? Est-il possible - aidé par des parents et professeurs éclairés - de sauter de l'enfance de l'Étape 2 aux étapes suivantes d'adulte véritable percevant la réalité et évitant ainsi tous les maux que nous venons d'énumérer ? Autrement dit, peut-on devenir membre actif du club nommé Société Humaine et jouir de ses inestimables privilèges et avantages, sans avoir toutefois à souscrire au mensonge sur lequel il se fonde et donc - récusant la participation obligatoire à cet incessant «Jeu-de-Visages»¹ - sans devenir comme eux ?

Evoquant un incident bouleversant de son enfance, Rilke n'était pas optimiste. «Mais alors vient le pire. Ils lui prennent les mains, ils le tirent vers la table, et tous, autant qu'ils sont, s'avancent curieusement devant la lampe. Ils ont beau jeu, ils se tiennent à contre-jour, et sur lui seul tombe, avec la lumière, *toute la honte d'avoir un visage*. Restera-t-il et mènera-t-il cette vie d'à peu près qu'ils lui attribuent, leur ressemblera-t-il ..?»²

La question que nous posons à présent est de savoir s'il nous est possible de refuser ces excroissances imaginaires - ces greffes dégradantes et (dans la mesure

¹ *Le Jeu des Visages* (par D. E. Harding dans *Transactional Analysis Bulletin*, Avril 1967) Cet article considère les "jeux" innombrables et souvent désespérés, auxquels jouent les humains ; ils sont comme des branches se développant à partir du Jeu des jeux. Les sectionner, ici et là, ne sert qu'à les faire repousser avec plus de vigueur un peu plus loin. Pour s'en débarrasser une fois pour toute, il faut couper le tronc qui les nourrit. Ce tronc est la prétention qu'il existe, là, quelqu'un qui se livre à ces jeux - une personne (de *persona* : masque), un visage, ici où je me trouve, affrontant votre visage, là-bas, un face-à-face, partenaire-a-partenaire, dans une relation symétrique instigatrice de jeux.

² *Les carnets de Maïte Laurids Brigge* Traduction de Maurice Betz - Le seuil, 1966. Les italiques ne sont pas dans l'original.

où elles «prennent») malignes, ces pousses parasites que la société est déterminée à nous planter ici même, sur les épaules - et tout ce qu'elles impliquent ?

La réponse est : en pratique non. Il n'y pas pas d'option évitant l'Etape 3, pas de raccourcis. Il nous faut accepter ce fardeau et suivre ce long détour de notre route.

Il est exact que certains refusent de le parcourir et ne parviennent jamais à se considérer à distance en tant que deuxième ou troisième personne. Ils sont comme le frère aîné de la parabole du Fils Prodigue, ils restent à la maison, demeurant première personne du singulier, indicatif présent, en toute innocence. Un état à ne pas envier. Dans l'impossibilité de se projeter et s'adapter à la manière dont les autres les voient, ils sont catalogués «retardés» ou, pire, arrivent à se comporter comme tels et ont besoin de traitement hospitalier. Il n'existe pas de route, reliant le « vert paradis » de l'enfance au Paradis des élus, qui ne passe au travers des Contrées Sauvages, au travers d'une sorte d'Enfer, ou tout au moins de Purgatoire. Pour parvenir à renoncer définitivement à notre entêtement, parvenir à abandonner notre ego dualiste personnel (et accéder ainsi aux étapes suivantes de notre voyage) il nous faut, arrivés à cette étape, être membres titulaires de la Société qui se consacre à l'exaltation de cet ego. En tant qu'enfant, notre egocentricité était encore trop faible, trop inefficace et variable et innocente, insuffisamment nôtre pour nous permettre de l'abandonner. Pour rejeter véritablement nos têtes il faut d'abord les

avoir fermement en place. Pour apprécier véritablement Ce que nous sommes avec clarté et détermination, il nous faut d'abord être identifiés avec ce que nous ne sommes pas. Pour évaluer véritablement la parfaite évidence, il nous faut d'abord avoir acquis l'habitude de l'ignorer et de la récuser. L'Univers est ainsi fait que la véritable libération ne se produit pas *in vacuo*, elle est libération de ce qui est faux, sans cela il n'y a pas de libération qui tienne. Il se trouve donc que notre liste d'infortunes - cet hélas-très-incomplet récit de nos malheurs - n'est pas exclusivement calamiteuse. Elle est la pré-condition d'une liberté qui ne peut être acquise autrement. Elle contribue énormément, essentiellement à la Réalisation - cette re-découverte de l'évidence - qui finalement en vient à bout, qui est son traitement général et particulier. Elle souligne cette perfection ultime qui (comme nous allons le voir) peut être découverte à la fin de notre voyage. En attendant, nos problèmes nous fournissent certainement les raisons les plus pressantes de poursuivre notre chemin. Qui souhaiterait demeurer plus longtemps qu'il n'est nécessaire dans cette région douloureuse ? Et qui, ayant déjà tellement avancé, pourrait refuser de continuer, l'étape suivante se révélant de loin la plus directe et la plus facile ?

4. Adulte Sans Tête

Pour accéder à cette quatrième étape de notre voyage, tout ce qu'il y a lieu de faire est d'inverser - même brièvement - la flèche de notre attention. La Katha Upanishad l'exprime ainsi : « Dieu a créé les

sens tournés vers l'extérieur, et donc l'homme regarde vers l'extérieur et non pas vers lui. Mais, de temps en temps, une âme audacieuse désirant l'immortalité, se retourne et se découvre elle-même. » En fait, l'« âme audacieuse » ne manque pas d'encouragements. Elle est entourée d'innombrables mementos et rappels, d'innombrables opportunités et moyens de retourner la flèche de son attention... à la condition d'être suffisamment curieuse et désireuse de connaître sa véritable identité et *seulement si elle est prête à abandonner un instant sa propre opinion d'elle-même - basée sur des on-dit - et aussi sa mémoire et son imagination, de façon à ne s'appuyer que sur L'EVIDENCE DE L'INSTANT.*

(Schéma)

Parmi les nombreux moyens d'effectuer le demi-tour, en voici trois que peut essayer le lecteur attentif et honnête :

I. Actuellement, *ce que vous regardez est* : ce texte imprimé. Actuellement, *d'où vous regardez est* : Espace vide accueillant ce texte imprimé. Ayant échangé votre tête contre le texte, rien n'est sur son chemin, vous avez disparu en sa faveur.

II. Actuellement, vous ne regardez pas au travers de deux petites «fenêtres» appelées yeux, mais d'une unique «Fenêtre» immense, sans montants et largement ouverte. En fait *vous êtes* cette «Fenêtre» sans montants et sans vitres.

III. Pour en être absolument sûr, il nous suffit de pointer vers la «Fenêtre» avec votre index et remarquer ce que votre doigt désigne... si vous parvenez à trouver quelque chose ! Faites le, je vous prie, maintenant.

Contrairement, probablement, à ce que vous pensiez, cette absence-de-tête consciente, cette transparence - ce « voir dans le Vide-où-exactement-je-me-trouve » - se révèle riche de vertus exceptionnelles. *Il n'existe en fait rien qui lui soit comparable.* Nous citons ici cinq de ses caractéristiques, non à croire mais à vérifier.

Premièrement, depuis des millénaires ce voir-en-soi a acquis la réputation d'être la chose la plus difficile au monde. Une très mauvaise blague... c'est au contraire la chose la plus facile. Cette supercherie par excès de confiance a piégé d'innombrables chercheurs sincères. Le trésor des trésors qu'ils se sont épuisés à rechercher était la découverte la plus accessible, la plus exposée ; la plus flagrante des évidences, toujours présente, crevant les yeux (ces doubles fenêtres illusoires). Dans le Canon Pali, l'affirmation de Bouddha décrivant le Nirvana comme «visible en cette vie, accueillant, attirant, accessible» est parfaitement vraie et juste. Le maître Zen Ummon déclare également que le *premier* pas sur la voie est de voir à l'intérieur de notre Nature Vide, nous débarrasser de notre mauvais karma vient *après* (et non pas avant) cette vision.

Ramana Maharshi également insiste : « il est plus facile de voir Qui et Ce Que vous êtes réellement que de voir une groseille dans le creux de votre main » -

comme souvent, ce grand sage Indien confirme ici l'enseignement Zen. Tout cela signifie bien qu'aucune condition préalable n'est nécessaire pour ce voir-*en-soi* essentiel. Pour nous-mêmes, notre Nature est toujours clairement exposée, et il serait vraiment surprenant que nous puissions prétendre le contraire. Elle est à notre disposition dès maintenant, tel que nous sommes, et n'exige nullement que celui qui veut voir soit saint, ou cultivé, ou brillant ou, de quelque façon que ce soit, spécial. Plutôt le contraire... quel superbe avantage, quelle opportunité !

Deuxièmement, cette simple vision est la vraie vision. Elle ne peut dériver, elle est garantie indérégable. Regardez, et observez tout de suite s'il est possible d'être *plus ou moins* sans-tête, de percevoir partiellement ou faiblement le Vide du lieu où vous vous tenez. Cette vision du Sujet est une expérience parfaite, c'est tout-ou-rien ! Par comparaison la vision des *objets* (tels que cette page couverte de traces noires, cette main qui la tient et leur arrière plan) n'est que coup d'oeil approximatif, une grande partie de la scène est omise, elle n'est pas enregistrée. La vue vers l'extérieur n'est jamais claire, la vue vers l'intérieur jamais floue - comme Chouang-Tzeu et Chen-Hui le soulignent dans les citations du début de ce chapitre.

Troisièmement, cette vision est profonde. La vision extérieure la plus nette et la plus perçante paraît creuse - une vue au fond d'un cul-de-sac - comparée à la vision intérieure, la vision sans-tête, qui manifestement se

prolonge, se prolonge, sans arrêt. Nous pourrions la décrire comme pénétrant les plus intimes profondeurs de notre Nature consciente et, au-delà, jusqu'aux Abysses au-delà de la conscience elle-même, au-delà de l'existence, si ce n'était vraiment trop verbeux et compliqué. Quelle vue transparente se déploie quand nous osons désigner, en toute simplicité, le Point que nous somme supposés occuper ! Confirmé par sa simple présence et auto-suffisant, défiant toute description parce que ne présentant rien susceptible d'être décrit, ce qui est vu est le Voyant et sa vision, et cela ne lui laisse aucun doute sur son origine. Nous avons ici une expérience immédiate, spécifiquement intime et indubitable. Elle persuade comme rien ne peut le faire. « Quel besoin y a-t-il de croire, déclare le soufi Al-Alawi, lorsqu'on voit la vérité ».

Quatrièmement, cette expérience est essentiellement communicable parce qu'elle est la même pour tous - pour le Bouddha, pour Jésus, pour Chen-Hui, pour Al-Alawi, pour vous et pour moi. Et c'est naturel, elle ne contient rien qui puisse être différent, rien qui puisse aller de travers, rien de particulier ou personnel ou privé. Dans la vision-sans-tête nous découvrons enfin un terrain commun qui diffère complètement des autres expériences si difficiles à partager. Aussi expressives que puissent être les explications et descriptions des pensées, perceptions et émotions que vous vous efforcez de communiquer à quelqu'un, vous ne pourrez jamais être certain qu'il perçoit la même chose que vous. (Vous et lui êtes d'accord pour étiqueter la fleur

rouge, belle, intéressante, etc. ; mais l'expérience intérieure à laquelle se réfère l'étiquette est essentiellement privée, impossible à transmettre à un autre. Votre expérience véritable du rouge, par exemple, pourrait pour lui être celle du rose ou même du bleu.) Mais inversez la flèche de l'attention et instantanément vous pénétrez dans le royaume de la Certitude. Ici, et ici seulement - au niveau où est découvert notre Visage-absence-de-visage, notre Véritable Nature - règne : communication parfaite, accord éternel, impossibilité d'incompréhension. Cet accord profond ne pourra jamais être surestimé parce que c'est la plus complète façon d'être à l'unisson sur Ce Que nous, et tous les êtres, sommes *véritablement*. C'est dans la lumière de cet assentiment fondamental que nous pouvons nous permettre de ne pas nous accorder sur ce que nous *paraissions* être, sur nos apparences.

Donc, en principe, cette expérience essentielle peut être transmise, sans la moindre perte ou distorsion, à quiconque le désire. En pratique, pourtant, il est nécessaire de posséder des moyens de transmission adéquats. Heureusement, ils sont faciles à trouver, approchent les 100 % d'efficacité, et remplissent leur tâche en quelques secondes. Ils comprennent le doigt qui pointe et l'oeil unique que nous avons déjà utilisés ici, mais, depuis une vingtaine d'années, l'auteur et ses amis en ont découvert quantité autres. Certains relèvent d'autres sens que la vue, plusieurs d'entre eux utilisent le corps entier, et pratiquement tous peuvent être employés dans un travail de groupe de quelque dimen-

sion que ce soit. (Pour plus de détails, consultez la liste des autres ouvrages de l'auteur à la fin de ce livre)- Cette multiplicité de portes donnant accès à notre Véritable Nature a une grande importance - différentes portes pour différents tempéraments, contextes, cultures et époques - mais elle est néanmoins secondaire. Il est pratique de pouvoir disposer d'un choix de portes pour rentrer chez soi, mais une fois à l'intérieur, peu importe celle qui a été prise. Chaque entrée - du lieu qu'en réalité nous ne pouvons jamais quitter - est une bonne entrée. Elles sont sans limite.

Cinquièmement, cette vision au coeur de notre propre Rien est continuellement disponible, quelle que soit notre humeur, quoi que nous fassions, aussi anxieux ou calmes que nous puissions être - en fait chaque fois que nous avons besoin d'elle. Différant des pensées et des émotions (même les plus «pures» et les plus «spirituelles») elle est instantanément à notre disposition. Il suffit de regarder et de constater, ici, l'absence de tête.

Nous avons examinés cinq des inestimables vertus de ce simple voir-en-soi et nous avons découvert à quel point ce regard vers soi-même est ridiculement facile, indérégable, plus profond que profond, fait pour être partagé et toujours disponible. Mais il existe un revers à cette splendide médaille, une série de défauts, ou si vous voulez d'obstacles, que quarante ans d'expérience nous ont révélés.

Certains de ces apparents désavantages proviennent des avantages même de ce voir-en-soi. Par exemple, du seul fait que cette révélation soit si facile et évidente, disponible à volonté, naturelle et ordinaire, il est tragiquement facile de la sous-estimer et même de la rejeter comme trop banale. Sa profondeur immense, sa puissance spirituelle, sont presque toujours ignorées, tout au moins au début. « Comment une telle réalisation à bas prix, s'exclame-t-on (en fait entièrement gratuite), pourrait-elle avoir de la valeur ? Facilement trouvé, facilement perdu ! Quel travail spirituel nous permettant d'espérer un acquit de quelque importance a-t-il été accompli ? De plus, cette réalisation à bon marché nous arrive sans la moindre référence mystique, elle ne s'accompagne d'aucune explosion de conscience cosmique, d'aucune extase. C'est au contraire beaucoup plus inférieur que supérieur, une vallée plutôt qu'un de ces fameux sommets d'illumination. Qu'y a-t-il d'« Hymalayen » dans cette vision, je vous le demande ? »

En vérité, il est trompeur que l'expérience relatée au début de ce livre soit située dans des montagnes associées à tant d'images sublimes de réalisations spirituelles, obscurcissant ainsi la simplicité et l'ingénuité de ce qui se trouve être arrivé là-bas. Voir son Véritable Visage, dans toute sa candeur, est au moins aussi facile lors d'un embouteillage au volant de sa voiture ou dans des toilettes de gare... avec l'avantage de ne pas risquer d'être contaminé par des idées de « Réalisation. » Et dans tous les cas, l'expérience vécue - indépen-

damment de son décor, splendide ou misérable - ne peut pas être choyée et ressortie de temps à autre pour une inspection attendrie, ne peut, en aucun cas, être un souvenir. C'est MAINTENANT, ou jamais. On ne peut la trouver que dans la Zone Intemporelle¹. Ce que vous êtes ne possède, ou n'a besoin, d'aucune durée pour correspondre à quoi que soit.

Rien d'étonnant, donc, à ce que Le voir (ce qui n'est autre que L'être consciemment) soit une expérience terne, austère et même sévère. Le fait qu'elle se révèle être «non-religieuse» et «dépourvue d'émotion», une «froide évidence scientifique», un «état de fait prosaïque et modeste» est la preuve de son authenticité. « Rien, ici, n'est revêtu de couleurs éclatantes, tout est gris, extrêmement discret et effacé. » Tels sont les peu enthousiastes commentaires suscités par la vision initiale de notre vide, et à juste titre. (Nos citations sont du grand expert Zen D. T. Suzuki, et elles décrivent le satori, qui est la même vision de notre Véritable Visage, ou Nature Vide.) Quant à mériter cette vision, ou travailler de quelque façon à obtenir Ce Qu'elle révèle, c'est une absurdité. Il suffit de regarder au coeur de Ce

¹ Pour découvrir où se trouve cette Zone, regardez l'heure indiquée par votre montre, là-bas, sur votre poignet, et continuez à la regarder tout en approchant lentement la montre de votre oeil - à l'endroit où s'enregistre l'heure zero, à l'endroit où il ne reste plus rien à même de subir un changement, de correspondre à une durée, à l'endroit où il ne reste personne à même de naître ou de mourir, de se réveiller ou de s'endormir, à l'endroit de "la vision véritable, la vision éternelle". Bref, à l'endroit où vous êtes VOUS MEME, chez vous, à jamais.

(Ce paragraphe peut constituer une lecture réconfortante mais il n'est qu'une suite d'idées tant que cette petite expérience n'est pas effectivement accomplie dans un esprit qui donne toute sa valeur à l'Evidence... et particulièrement quand c'est ridiculement évident !)

Que, nous et tous les êtres, sommes éternellement ; au coeur de la Zone Intemporelle d'où jaillit notre vie, indépendamment de nos mérites et en dehors de toutes grâces mystiques ou de leur absence.

La vérité est que tous ces «défauts» ou «obstacles» - et particulièrement l'apparente inconsistance de cette vision-en-soi - sont moins des défauts que des malentendus facilement dissipés. Le véritable «obstacle» est très différent et paraît extrêmement sérieux. C'est que la grande majorité des gens à qui Ceci a été montré, qui ont été amenés à brièvement regarder vers l'intérieur et percevoir leur absence de tête de la manière dont nous venons de parler (et leur nombre atteint des dizaines de mille) se contente d'arrêter là l'expérience. Pour eux (en supposant qu'ils aient été le moins du monde intéressés) cela se borne à une aventure curieuse, une manière inhabituelle d'observer quelque chose, ou alors une expérience amusante, une sorte de sympathique jeu-d'enfant, mais de toute façon sans importance dans la vie quotidienne. Ce n'est pas à répéter, ou prolonger, ou étudier et certainement pas à pratiquer. Et donc l'expérience *ne peut en aucun cas avoir la moindre conséquence.*

Pourquoi ce refus quasi-universel de prendre au sérieux ce qui, nous assurent les adeptes, est la plus grande des nouvelles, impliquant d'immenses avantages ? Dans le cas des aimables et indifférents velléitaires, cramponnés à des opinions et des buts jamais remis en cause, la réponse est claire.. et quelle chance

avons nous d'ébranler tout cela ? (Et pourquoi, et de quel droit, le souhaiterions-nous ? Après tout, en chacun de nous est caché Celui qui sait ce qui peut, ou non, être à ce moment assimilé, Celui qui est déjà, et pour l'éternité, cette Illumination, cette Lumière intérieure à partir de laquelle nous vivons tous.)

Dans le cas de chercheurs sincères, la réponse n'est qu'un peu moins évidente. Qui d'entre nous souhaiterait devenir «découvreur», alors qu'avec tant de signification - tant de noblesse - cette recherche structure notre temps et repousse l'ennui, et que ce Rien - qui, affirment certains, se trouve à la fin de notre quête - nous apparaît, à distance rassurante, beaucoup plus comme une claire menace qu'une récompense voilée ? Non, nous avons toutes les raisons du monde de demeurer un humble chercheur, nous ne sommes *pas* éveillés !

Il est certain qu'en chacun de nous se terre une terreur existentielle, une puissante et très naturelle résistance à ce qui - apparemment - correspond à la mort subite, à l'annihilation. Nous avons entrepris cette tâche exténuante, imposée par une multitude de pressions sociales, exigeant de dissimuler notre vide intérieur, d'y construire un «quelqu'un», ici même, un visage qui nous appartienne, (au lieu d'être à tous les autres). Nous avons construit une personnalité rien qu'à nous, un personnage stable qui puisse correspondre à ceux qui nous entourent. Et voilà qu'à présent (Dieu nous protège !) on dénonce la fraude, et non pas comme un croulant château de cartes (si tant est qu'il se maintienne encore),

mais comme la cause même de nos ennuis ! C'est une très mauvaise nouvelle, et surtout pour ceux d'entre nous qui semblaient progresser avec succès dans cette «vallée de larmes». La base même de l'industrie du développement-de-la-personnalité est dynamitée par l'action toute simple de voir-en-soi. Il n'est rien d'étonnant à ce que certains soient visiblement troublés - embarrassés, insultés, effrayés, révoltés, en colère, et parfois violemment - lorsqu'ils sont invités à regarder vers l'intérieur, et qu'ils se détournent instantanément d'une telle horreur. Ce n'est d'ailleurs pas spécifiquement une peur réservée aux adultes, imposée par la société. Souvenez-vous de Poppy, âgée de deux ans et demie et déjà effrayée par son Vide !¹ Ce qui est vraiment étonnant est que d'aucuns - en dépit de toutes les résistances intérieures et les découragements extérieurs - puissent accueillir et poursuivre jusqu'au bout ce travail de démolition. Seule une petite minorité éprouve ce besoin et son nombre ne semble pas augmenter rapidement. Est-elle composée de naïfs, demeurés en contact avec une enfance sans tête et qui n'ont jamais véritablement grandi ; ou de tristes inadaptés, tellement blessés par la vie qu'une sorte de mort leur paraît un soulagement, ou de sceptiques pour qui notre langue et nos croyances - et spécialement les religieuses - ne sont qu'un douteux et mal-fondé système de défense contre ce dont on ne peut douter, c'est-à-dire notre Véritable Nature, ou de passionnés, tellement avides de vérité que rien n'est trop cher payé pour l'obtenir, ou

¹ Voir page 76.

simplement de ceux qui sont les indignes vaisseaux de la grâce divine... ou d'une quelconque combinaison de ces différents types ? Le lecteur pourra s'inspirer de cette sélection pour étudier son propre cas.

Quelle que soit l'explication, nous en arrivons à ceci. Bien que ce simple voir-en-soi soit *potentielle-ment* tout ce que nous en avons dit (et bien plus encore) il constitue, pour presque tout le monde, simplement une nouvelle expérience à tenter au milieu de myriades d'autres qui font de la vie humaine ce qu'elle est. Vous ne pouvez même pas l'appeler un premier pas sur la Voie, ou si vous croyez pouvoir, c'est la sorte de premier pas qui *ne compte pas*.

Certains malgré tout continuent. Et ils arrivent à la Cinquième Etape.

5. Pratique de l'Absence de Tête

Ici commence la partie «difficile», qui est la répétition de cette Vision-Sans-Tête-au-sein-du-Rien jusqu'à ce qu'elle devienne toute naturelle, n'ait absolument rien de spécial ; jusqu'à ce que, quoi que nous fassions, il soit clair qu'ici personne ne fait quoi que ce soit. Autrement dit, jusqu'à ce que toute notre vie soit structurée autour de la flèche à double-sens de notre attention, pointant simultanément à l'intérieur, vers le Vide, et à l'extérieur, vers ce qui le remplit. Telle est la méditation essentielle de cette Voie. Il s'agit d'une méditation pour la rue, pour la foule, en fait pour toutes les circonstances de la vie et tous les états d'esprit,

mais il peut être utile de la compléter par des périodes régulières de méditation plus formelle. Par exemple en s'asseyant quotidiennement dans un endroit calme pour savourer exactement la même vision, seul, ou (mieux) en compagnie d'amis.

Nous avons ici une méditation qui ne risque pas de diviser la journée en deux parties incompatibles - une période de retrait, de remémoration tranquille, et une période d'oubli-de-soi, plongé dans le tourbillon des activités du monde - tout au contraire. La journée possèdera tout de son long la même saveur, la même qualité. Tout ce que nous aurons à faire, à subir ou souffrir, se transformera en avantage immédiat : celui de fournir l'opportunité de remarquer Qui est concerné (pour être plus précis, absolument concerné et, néanmoins, absolument non-concerné). Bref, de toutes les formes de méditations celle-ci est la moins contraignante et la moins fastidieuse. Après une période de maturation, elle deviendra même la méditation la plus naturelle et la plus pratique. Et amusante également, comme si l'absence de traits de notre Visage Originel conservait l'ombre d'un sourire.

Au début, l'essentiel de la pratique demande un gros effort d'attention. Normalement il faut compter des années, voire décades, avant d'obtenir ce qui s'approche d'un voir-en-soi stable et spontané. La méthode est néanmoins toujours aussi simple et inchangée. Elle consiste à cesser d'ignorer celui qui regarde - ou plutôt, l'absence d'un celui-qui-regarde. Certains trouvent

cette pratique très difficile pendant très longtemps. D'autres - notamment plus jeunes, ayant donc consacrés moins d'années à la construction de ce personnage fictif au centre de leur univers - absorbent la pratique plus facilement. Cela paraît logique, ils sont en effet beaucoup plus près de l'Etape 1 quand, en tant que nourrissons, nous n'étions pour nous mêmes ni objets, ni choses. Nous vivions sans problèmes, inconsciemment, comme les animaux, à partir de ce Rien centre de nous-mêmes. Notre intention à présent est d'y revenir et de vivre à partir de lui, consciemment.

[Schéma : 1 - 2 - 3 - 4]

Cette intention est «aspirante». Il s'agit de nager dans le puissant courant de l'évolution - l'évolution de la conscience elle-même au travers de la préhistoire et de l'histoire, et à présent récapitulée au sein de notre propre histoire en tant qu'individu¹. En tant qu'animal et nourrisson de l'Etape 1, vous n'étiez pas conscient de vous-même : toutes les flèches de votre attention s'orientaient vers l'extérieur, vous *ignoriez votre présence*. Comme l'enfant de l'Etape 2 vous étiez probablement, de temps en temps, réellement conscient de vous-mêmes. A ce moment là, une flèche d'attention se tournait également vers l'intérieur et atteignait

¹ Bien entendu, strictement parlant, ce n'est pas la conscience elle-même - c'est-à-dire le Vide conscient - qui évolue, mais ce qui l'habite. La conscience Absolue, hors du temps, que vous êtes (que certains appellent Pure conscience) ne doit pas être confondue avec son aspect temporel et relatif qui adopte et abandonne de multiples fonctions, formes et réalisations.

la cible : accidentellement *vous voyiez votre Absence*. Mais, de plus en plus souvent, la flèche pointant vers l'intérieur a commencé à manquer sa cible. Au lieu de se diriger droit vers la centrale Absence-de-qui-que-soit, elle s'est coincée dans la présence périphérique d'un très humain «quelqu'un». En tant qu'adulte de l'Etape 3, faussement conscient de lui-même, vous avez continué à orienter vos flèches d'attention vers cet insubstantiel «quelqu'un», vers cette apparence humaine qui devenait pour vous de jour en jour plus substantielle et bientôt a été votre carte d'identité, votre véritable «vous» (faux papiers, fausse identité) ! Et à présent, en tant que «celui qui voit» de l'Etape 4 et 5, vous voilà à nouveau véritablement Conscient de Vous-même, mais cette fois vous pénétrez cet anneau d'apparence plus délibérément, avec plus de lucidité et vous commencez à vous reposer sur la Réalité que dissimulaient ces apparences, sur votre Vérité qui est votre identité véritable, votre Présence-Absence, votre Coeur et votre Source. De plus en plus souvent les flèches de votre attention, simultanément pointées vers l'intérieur et l'extérieur, atteignent leur but. Vous devenez un adepte du regard à double-sens, regardant en même temps : dedans - à Rien - et dehors - à Tout. Vous voilà un de ces mutants de notre espèce -êtres lucides se multipliant sporadiquement depuis quelques milliers d'années - qui, pleins d'espérance, annoncent la prochaine étape évolutive et attirent l'attention sur notre meilleure chance de survie. En attendant ce jour, poursuivons notre méditation pour une vie dans le monde tel qu'il est aujourd'hui.

Ici, il nous faut étudier deux importantes questions d'ordre pratique :

I - La première est : jusqu'à quel point notre méditation est-elle stable et soutenue ? Est-il possible - à la suite d'une pratique suffisante - d'être intensément et continuellement, conscient-de-soi, de ne jamais perdre de vue cette Absence, ici même ?

Questionné sur ce point, Ramana Maharshi fournissait une réponse hautement significative. «Quelquefois, expliquait-il, la Présence-à-Soi du *Jnani* est au premier plan, comme la mélodie dans l'aigu d'un morceau de musique. A d'autres moments, elle se retire en arrière-plan, comme les basses de l'accompagnement, que peut-être vous n'avez remarquées que lorsqu'elles se sont tues - vous les écoutiez sans vraiment vous en apercevoir». Ce qui est encourageant est que la vraie Conscience-de-Soi, quand elle est véritablement établie et appréciée à sa juste valeur, se maintient à un certain niveau sans qu'il soit besoin de se compliquer la vie par une volonté délibérée de la conserver. C'est comme être amoureux. Si pendant quelques heures vous ne vous rappelez pas le nom ou le visage de celui ou celle que vous aimez, cela ne signifie pas que votre adoration ait faibli, ce qui importe est votre engagement profond, maintenu sans interruption. Il en est de même pour la Réalisation-de-Soi. A partir du moment où elle s'empare de vous, elle ne vous abandonne plus. Votre Véritable Nature a sa propre méthode pour se développer avec une évidence de plus en plus

éclatante. C'est elle, imperceptiblement, qui prend les rênes. Toute tentative de lui imposer une discipline artificielle en vue d'atteindre un but ne peut que freiner sa maturation, ou même devenir une sorte d'idolâtrie, faire de la « poursuite de la vision-sans-tête » une recherche en soi et de cette Vacuité un Objet ardemment désiré.

II - La seconde question est : jusqu'à quel point peut-on compter sur notre méditation pour résoudre nos problèmes ? Quelle est son efficacité en tant que psychothérapie ?

La Voie Sans Tête - contrairement aux voies qui associent la spiritualité orientale à la psychothérapie occidentale - n'est pas concernée par l'observation délibérée du processus mental, ou l'exploration psychologique en tant que telle, ou la méditation destinée à faire remonter les émotions refoulées, ou même cherchant à apaiser le mental. Elle suit plutôt la ligne de Ramana Maharshi qui enseignait que « Etre indissociable du Soi, voilà ce qu'il faut ; le mental, laissons le où il est ! » Et de Chang Chen Chi qui (dans son précieux guide *La Pratique du Zen*) fait ressortir que le Zen ne s'intéresse pas aux nombreux niveaux et aspects de l'esprit, il veut pénétrer jusqu'à son centre, « parce que ce centre une fois atteint, tout le reste devient aussi clair que le cristal et relativement insignifiant. » Notre propre position est la suivante : il est, bien entendu, essentiel que nos problèmes psychologiques - et toutes les pensées et émotions qui apparaissent en nous - soient vus clairement pour ce qu'ils sont, mais toujours

accompagnés de la perception d'Où ils surgissent et Qui est supposé les avoir. Ce qui les voit ne doit jamais être perdu de vue. La valeur clinique des techniques de psychothérapie moderne n'est pas remise en cause, néanmoins la réponse radicale aux problèmes psychologiques (et à tout le reste) que nous formulons est une attention à double-sens, regardant simultanément à l'intérieur - à cette Vacuité, immaculée, impolluable, incontestable - et à l'extérieur - aux problèmes multiples et confus qui se présentent. Leur solution définitive consiste à les placer à l'extérieur du Centre, (la périphérie est la juste place de la confusion), et non pas à essayer de nous attaquer à la confusion elle-même. Utilisons l'irremplaçable métaphore de l'orient : combien il est réconfortant que la plus pure et exquise des fleurs - le lotus de l'illumination - fleurisse dans les marais les plus boueux et les plus malsains, au milieu des boursiers de la passion, des sordides et dérisoires arguties intellectuelles, de toutes nos bassesses et nos douleurs. Essayez de curer le marais (merveilleux espoir !), ou transplantez le lotus sur les flancs d'une impressionnante montagne de spiritualité ésotérique et ... il meurt. Le Zen va même plus loin, il dit : les passions *sont* l'illumination, le marais est le lotus.

Comme toujours, notre méthode consiste à se soumettre à l'évidence, à l'exotérique, plutôt qu'à se dépêcher de l'interpréter ou de le rectifier. Une soumission aboutissant à la découverte - toujours renouvelée - que ce qui est Donné n'a pas un besoin désespéré de nos manipulations anxieuses et, qu'après tout, l'humilité

face à l'évidence «intérieure» et «extérieure» (c'est-à-dire notre parfaite Réalité centrale, parfaitement distincte, et ne faisant pourtant qu'un avec ses manifestations psychosomatiques très imparfaites, ses aspects périphériques, tout son ensemble) est ce qui est nécessaire à notre guérison. Cette attention à double-sens, purifiée de toute attention univoque, suffit à nous guérir de tous nos maux. Elle révèle la Vérité qui nous rend libre - libre chez nous, au Centre, où n'existe rien pouvant conserver une trace ou une empreinte, rien à même de nous influencer ou d'aller de travers, et où la vue vers l'extérieur, plongeant dans le royaume des choses qui semblent toujours aller mal, est, elle aussi, satisfaisante. Oui, parfaitement satisfaisante, même lorsque notre Centre et sa sécurité - ce Chez nous - est ignoré et que nous avons l'insanité de nous croire une personne séparée, un ego effroyablement vulnérable, là-bas, au coeur de la mêlée. A l'extérieur, là-bas, cette illusion d'egocentricité attire sur notre tête des ennuis sans fin, tandis qu'ici, la constatation de notre zéro-centricité, non seulement les dissipe - la tête et le reste - mais les transforme complètement. Vu à partir de son Origine, le borbier environnant commence à prendre une Beauté au-delà de la beauté et de la laideur et nos pensées, émotions et actions contribuent enfin, spontanément, à cette Beauté ultime.

Notre méditation à double-sens est alors une véritable et radicale psychothérapie tellement profonde que l'apparition de résultats particuliers et manifestes peut prendre beaucoup de temps. Néanmoins, si l'on

continue avec persistance, on peut être sûr d'aboutir - plus en tant que «bonus» que récompense méritée - à des améliorations précises dans cet espace «extérieur», le royaume voué aux problèmes de nos vies quotidiennes. Spécifiquement, elle entraînera une stimulation des sens (levant l'écran qui étouffe la résonnance des sons, estompe les couleurs, brouille les formes et dissipe la beauté qui existe même dans les lieux les plus laids), et (accompagnant cet éveil sensoriel) un ensemble de changements psychophysiologiques interdépendants - comprenant : une vivacité soutenue «du corps-en-son-entier» remplaçant les ardeurs intermittentes de «l'avec-tête» (souvent parasité par l'urgence de vivre sa vie au pas de course), une diminution du stress, particulièrement au niveau des yeux, de la bouche et de la nuque (comme si en perdant-la-tête nous retrouvions notre coeur, nos entrailles, nos pieds, enracinés à présent dans la terre), un approfondissement frappant de notre respiration (comme s'il s'agissait d'une fonction abdominale), et une descente générale en nous-même (comme si toutes les grandes choses que nous avons vainement recherchées dans les hauteurs nous attendaient dans les profondeurs). Puis, équilibrant cette descente, une remontée générale accompagnée d'un sentiment d'exaltation (comme si nous étions parfaitement droits et d'une taille à rejoindre le ciel), un jaillissement de créativité, une montée d'énergie et de confiance, une spontanéité enfantine nouvelle, pleine d'entrain, et surtout une légèreté incomparable (comme si nous n'étions pas seulement emportés par le vent, mais le vent lui-même). Et finalement,

peut-être, un apaisement de nos peurs, une diminution marquée de l'avidité et de la colère, une simplification des relations personnelles ; une capacité accrue d'amour désintéressé et de joie.

Peut-être ...! En effet, en règle générale - et particulièrement après que l'excitation et l'étonnement de la Réalisation-de-Soi se soient dissipés, que la jouissance de notre Véritable Nature ait été affaiblie par le désir de l'utiliser au profit de notre nature humaine - ces avantages sont jugés modestes, fragmentaires et variables. Les fruits extérieurs du voir-en-soi semblent loins d'être aussi abondants qu'on le souhaiterait. Ils sont lents à mûrir et, même arrivés à maturité, plus apparents aux autres qu'à soi-même. Souvent, il n'existe aucun sentiment d'amélioration. Il peut même se développer un découragement croissant, le besoin d'un «quelque-chose» supplémentaire à ajouter à l'austère vision-en-soi... Ce qui nous amène à l'étape suivante.

6. La Mener à Bien

Il nous faut persévérer et découvrir beaucoup plus sur la signification de cette vision-sans-tête, sur sa valeur dans notre vie, ses implications essentielles dans notre façon de penser, notre comportement, notre relation aux autres, notre rôle dans la société. Cette étape, encore plus déroutante que les précédentes, recouvre en partie toutes les autres et, en fait, n'est jamais terminée. Il n'existe pas d'évolution standard.

Beaucoup va dépendre des dons et tempéraments de chacun et du degré dont il, ou elle, pourra s'unir aux autres et profiter de leur aide. Il est, certes, beaucoup plus facile et agréable de parcourir cette Voie, et faire les découvertes propres à cette étape, en compagnie d'amis plutôt que seul. Malgré tout, ni la solitude, ni aucun autre type de difficultés ne pourront entraver notre marche et tout - livres, instructeurs, circonstances les plus appropriées - volera à notre secours si nous sommes déterminés à aller de l'avant.¹

Ce n'est pas seulement la discipline et le support apporté par un groupe, qui pour la plupart d'entre nous, seront indispensables, mais aussi la direction spirituelle sincère, souvent pleine de modestie, de l'un ou de l'autre de ses membres (souvent sans qu'il s'en rende compte). En tout cas l'auteur peut vous affirmer que lorsqu'il lui est arrivé de déplorer l'absence (ou croire avec obstination à l'absence) de l'équivalent d'un roshi, d'un guru, d'un confesseur ou d'un directeur spirituel, sa vision de la voie était frappée de myopie et son cheminement sinueux.

« Hélas je n'ai pas d'amis «sans-tête ! » se lamente le novice. En fait ils sont nombreux, simplement il ne les connaît pas. Mais, à condition d'être patient, tôt ou tard il en aura parce qu'il s'en sera fait. La vision, nous venons de le constater, est l'expérience la plus facile

¹ La Postface de cet ouvrage comporte plusieurs suggestions pratiques sur la manière dont le pratiquant de la vision-sans-tête peut se lier à d'autres chercheurs.

à partager et - littéralement - le plus parfait des instruments de communication. Le pratiquant novice ne doit pas se laisser décourager quand les réactions sont négatives. Pour transmettre cette vision il lui faut d'abord la posséder lui-même et il doit profiter de ces occasions pour l'intensifier. Il ne doit pas non plus être déconcerté quand on le critique (si on lui rétorque, par exemple, que ce qui est montré est exclusivement visuel. Comment ce qui ne peut être confirmé par les autres sens pourrait-il être valable et encore moins important ? De plus, on ne peut pas le montrer à un aveugle). Pour les raisons que nous avons exposées plus haut, suggérer que nous sommes sans-tête est, pour beaucoup, profondément offensant et leurs arguments pour s'en défendre seront sans fin. Ce n'est pas important : la vision-sans-tête est toujours à vivre, occasionnellement à partager, jamais à discuter.

Dans la mesure où une «réponse» à cette objection particulière concernant l'aveugle existe, elle pourrait très bien prendre la forme d'une petite expérience. «Devenez aveugle» et «voyez» si, oui ou non, vous êtes sans-tête ! Pourriez-vous, cher lecteur, nous accompagner et effectuer l'expérience ? Fermez les yeux et pendant dix secondes vérifiez si vous avez, en ce moment, la moindre preuve de posséder - ici, au centre de votre univers - une tête ou une «chose» quelconque, ayant des limites discernables ou une forme, une dimension, une couleur, une opacité - sans parler d'yeux, de nez, d'oreilles ou de bouche (picotements, démangeaisons, goûts etc. ne constituent en aucun cas une

tête, cela n'y ressemble pas) ! Et d'ailleurs, possédez-vous la moindre preuve de l'existence d'un corps en cet instant ? Pour en être certain : combien d'orteils pouvez-vous compter, les yeux clos, abandonnant mémoire et imagination pour ne conserver que les perceptions de cet instant ?

A ce propos, les aveugles amis de l'auteur lui garantissent qu'ils perçoivent avec une clarté absolue leur absence de tête et de corps et la présence de leur Véritable Nature en tant qu'Espace ou Capacité de contenir ce qui est expérimenté - et qui comprend des sensations corporelles de toutes sortes. Dans ce voyage des voyages, ceux qui voient n'ont aucun réel avantage sur les aveugles. La vraie vision, la vision éternelle, appartient à chacun d'entre nous.

Notre méditation à double-sens, ou double orientation, est essentiellement la même pour tous, quel que soit l'organe des sens nous servant de support. Sa structure est toujours bilatérale et pourtant parfaitement assymétrique. Ce chant d'oiseau résonne ici, dans le Silence ; le goût de ces fraises est savouré ici, sur la base immuable du Non-goût ; cette horrible odeur révèle, par contraste avec l'Absence d'odeur, la suave fraîcheur de la vacuité ; et ainsi de suite. Il en est de même pour nos pensées et nos émotions, elles apparaissent, ici, sur l'écran vide que le Zen appelle Non-mental, et disparaissent sans laisser la moindre trace. Egalement lorsque je me «confronte» à vous : il s'agit de votre visage, là, présenté à mon absence-de-visage,

ici, - face à non-face. Je me dois d'être dépourvu de ce que j'appréhende : la tasse doit être vide pour pouvoir être remplie d'eau... une complète différence ! Ce qui ne veut nullement dire que notre « méditation à double sens », notre « méditation pour la rue », aie besoin de tout ceci : ne jamais perdre contact avec notre Absence est suffisant.

Tout ceci a pour seul but de montrer le nombre et la variété des routes nous ramenant Chez Nous, et combien l'aveugle, comme le sourd, est parfaitement à même d'emprunter notre Voie. Les voyants jouissent, malgré tout, d'un privilège dont les autres restent privés (et cela n'a rien d'étonnant, ce n'est pas sans raison que les éveillés sont appelés clairvoyants et non pas clairentendants, ressentants ou goûtants - et certainement pas pensants. La vue est ici le roi des sens, simultanément dirigée vers l'intérieur et l'extérieur elle est l'archienemi de l'obscurité, l'archirévéléateur de l'Evidence). Dans la sélection suivante des nombreuses réalisations qui nous attendent (et si elles vous paraissent plus terre-à-terre et amusantes que relevant de la spiritualité, cela n'en vaudra que mieux !) il vous sera facile de distinguer entre celles de moindre importance, qui sont dépendantes de la vision extérieure, et celles de grandes importance, qui ne le sont pas.

I - En apparence, je suis une chose se déplaçant dans l'espace. En réalité, je suis Cet Espace immuable même. Marchant dans cette pièce, je regarde *vers le bas* et ma tête (sans tête) est l'Immobilité infinie et vide

d'où émergent bras et jambes en mouvement. Conduisant ma voiture, je regarde *dehors*, et mon corps humain (non-corps) est cette identique Immobilité au sein de laquelle le paysage défile comme un film en accéléré. Me promenant la nuit je regarde *vers le haut* et mon corps Terre (non-corps Terre) est cette même Immobilité au sein de laquelle se balancent et dansent les corps célestes.

Non, en vérité, je ne trouve ici aucune tête susceptible d'aller et venir, de monter et descendre ! Finalement, et c'est le plus important, je « deviens aveugle » (je ferme les yeux, comme ils disent) et mon corps Univers (non-corps Univers) est l'identique Immobilité infinie se révélant à présent comme l'immuable non-mental au contenu mental toujours en mouvement. En plus de la confirmation, une nouvelle fois, de notre véritable identité, cet aspect de notre soumission à l'Evidence - de notre vision à double sens, de notre méditation des-quatre-saisons - possède un immense avantage : il soustrait la course de la « course folle de la vie moderne », ou plus précisément, il la soustrait de *celui qui se croyait* entraîné dans cette course folle. Il n'a jamais bougé, cette agitation est illusoire ! Il n'a nul besoin de calmer cette turbulence (d'ailleurs il ne peut pas), il lui suffit de cesser d'ignorer le lieu où, à jamais, il est en repos, le lieu où la Paix dépassant toute compréhension est parfaitement évidente. Cette tranquillité, cette paix ardemment désirée et paraissant toujours lui échapper, est là, en son centre même, le *suppliant de cesser de l'ignorer* !

II - Alors que pour les autres, là-bas (me regardant à distance) je parais être un être humain limité, en réalités, ici, (me regardant sans distance) je suis ce Rien immobile, illimité et non-humain. Ce Rien, cet Espace que je perçois comme encombré d'une multitude de choses - couleurs et formes en mouvement, bruyantes, agréables et désagréables, sensorielles et non-sensorielles etc. - étant absolument dissemblable et absolument non-contaminé par son contenu, est, paradoxalement, absolument identifié à lui. Ce n'est pas que je le croie, je le vois ! L'Espace est la diversité qu'il contient. Cette Immobilité-Silence est le mouvement et les sons dont elle est la toile de fond. *En tant que quelque chose, je suis tout au plus cet être limité, en tant que Rien je suis toutes choses.*

III - Et toutes sont données, ici même. Je suis ciel, soleil, nuage, arbre, herbe, fenêtre, tapis, page couverte de mots, main posée dessus - il est évident que ces choses me sont présentées là où je suis et où ma caméra est, et non pas où nous ne sommes pas. Il n'existe aucune distance entre nous. (Comme il est souligné plus haut, si je vais vers elles, progressivement je les perds. En effet si un fil est tendu entre nous, reliant le lieu où je suis à l'objet le plus «éloigné» possible, je ne peux le considérer que comme un point sans dimension). Il s'ensuit que le monde est mien, que je suis riche au-delà de toute expression. Soulignons, pour faire bonne mesure, que ce genre de possession est le seul qui soit réel. Parce qu'en tant que *quelque chose*, ici (personnage imaginaire, petit, opaque et

étanche), je repousse tout autre objet hors du volume que j'occupe et suis donc le plus pauvre des démunis ; alors qu'en tant que Rien ou Espace, immense, vide (et vrai), je les laisse entrer. Je prends possession de l'Univers, je tiens et embrasse sa totalité. Rien d'étonnant à ce que tout soit aussi saisissant, aussi immédiat, aussi *éclatant* !

IV - Alors comment se fait-il que je continue à voir cet ensemble - commençant à ces mains et finissant au ciel bleu - là, dehors, au lieu d'ici même ? Ou, étrangement, les deux à la fois ? A première vue la réponse est que ce monde à trois-dimensions est une façon adéquate de rendre compte des données que je perçois, une structure dont mes yeux eux-mêmes - dont la physiologie est si largement orientée vers la profondeur-de-champs - peuvent apprécier pleinement la valeur-de-survie. A un niveau plus profond, la réponse est qu'en fait, *ce n'est pas mon monde mais Celui qui le regarde qui est tri-dimensionnel*. Ici, en moi - de mon côté de ce doigt pointant vers l'intérieur, de mon côté de cette page et de n'importe quel objet - s'étire et s'étend cet Abîme insondable (Et je lui dois le fait merveilleux - et paradoxal - que le ciel criblé d'étoiles, bien que n'étant pas même séparé de moi d'un angstrom, est néanmoins plus «autre», plus incroyablement céleste que jamais : lui prêtant une distance illimitée de mes ressources illimitées, je lui prête un enchantement illimité.) D'une façon ou d'une autre, le monde souverain du premier âge devait disparaître. Au cours de mon enfance et mon adolescence *ma méthode avait été de*

repousser le monde au dehors, de lui octroyer une distance propre. Résultat : naturellement, je l'ai perdu. Le projeter vers l'extérieur correspondait à le rejeter et être rejeté par lui, et donc à devenir chaque jour plus seul, appauvri, séparé, aliéné. La valeur-de-survie initiale de cette méthode se transformait rapidement en son contraire et devenait, en quelque sorte, valeur-d'extinction. Mais à présent, devenu Celui qui sait voir des étapes suivantes, je le laisse, enfin, largement pénétrer au lieu de continuer à le rejeter, et le monde redevient insondable parce que je suis insondable. La double flèche de mon attention pointe simultanément en avant, vers le monde «extérieur» des choses qui en fait commence et finit ici, et en même temps revient vers le monde «intérieur» du Non-chose, qui en fait s'allonge et se prolonge sans fin. Et ils sont un seul monde. Tout est en moi, tout est moi, et je suis riche à nouveau.

V - Ce que je possède vraiment se doit de travailler pour moi, pas contre moi. Si l'Univers est à moi il devrait se conduire comme je l'entends. Oui, mais en vérité cette Capacité ou Vide semblable à un miroir que je suis n'a rien qui lui permette d'exclure quoi que ce soit de son contenu. Elle ne peut manifester ni préférence, ni favoritisme. Elle doit se soumettre à tout ce qui arrive. Elle est sans choix et pourtant (cela va devenir de plus en plus évident) elle est responsable de tout ce qui se produit. Elle n'a la volonté de rien et à la fois de tout.

VI - Même mes propres actions deviennent acceptables. Mes erreurs les plus ridicules ne sont, après tout, pas vraiment des erreurs. Et de toutes façons quoi

que je fasse - depuis laver la vaisselle jusqu'à conduire ma voiture ou réfléchir à ce paragraphe - je découvre que je le fais moins bien quand j'imagine un quelqu'un possesseur d'une tête en train de le faire, et bien mieux quand je constate qu'il n'est pas là. En vivant consciemment à partir de la vérité du Rien-que-je-suis, je fonctionne beaucoup mieux qu'en vivant à partir du mensonge de la Chose-que-je-ne-suis-pas, et cela n'a rien de surprenant.

VII - Tout cela correspond à mettre les choses à leurs justes places et le début au commencement, à ne jamais perdre contact avec CECI. Quand, en tant que personne, j'ambitionne *directement* d'être dehors, au premier rang, pleinement associé à la vie, *collé* à elle, je suis en fait complètement séparé de la vie, dressé contre elle et finalement sa victime. Tandis que lorsque mon but est *indirect* - via la perception de l'Absence, ici, de cette personne recherchant l'association - je ne suis plus au dehors dans le monde, je ne suis plus *collé* à la vie, je savoure l'expérience d'être la vie. Je suis délivré, je confirme le monde et - comme l'exprime merveilleusement le maître Zen Dogen - *Je suis illuminé par l'ensemble des êtres*. Illuminé tout autant par ce qu'ils paraissent être que par ce qu'ils sont.

VIII - Je prend conscience de ce que ma vision dans l'Absence, ici même, n'est pas voir dans *mon* Absence mais dans l'Absence de chacun. Je vois que le Vide, ici, est suffisamment vide et suffisamment grand pour nous accueillir tous, qu'il s'agit *du* Vide. Intrinséquement

nous sommes tous un et identique, il n'y a pas «d'autres». Il s'ensuit que ce que je fais à quelqu'un, je le fais à moi-même et que ce qui lui arrive, m'arrive. C'est un phénomène que je dois considérer très sérieusement. Appelez-le amour sans condition, compassion, ou coeur vraiment généreux, mais sans lui, sans le vécu de ce déploiement spontané, mon voir-en-soi est à remettre sérieusement en question.

IX - Voir au coeur du Rien est se relier consciemment à la Source de toutes choses, à l'originalité de l'Origine et à la créativité du Créateur, à la source jaillissante de toute action et tout sentiment spontané, à tout ce qui est nouveau et donc imprévisible. Comme toujours, ceci n'est surtout pas à croire mais à soumettre à l'épreuve de l'expérience. Voyez, et regardez ensuite où cela vous mène !

X - Cette vision c'est rentrer chez soi, retrouver le seul port où règne la sécurité, le pays natal tant aimé (profondément familier et pourtant inépuisablement mystérieux), le seul digne de confiance. A nouveau ceci est à vérifier tout le long du jour et tous les jours.

Ces dix réalisations, et un nombre incalculables d'autres, attendent le chercheur à ce point du voyage. Elles conduisent à / sont évidences de, l'approfondissement et la maturation de son Absence-de-tête originelle. Ou, plus précisément, elles font partie de l'aboutissement impliqué par cette vision tout au long de notre parcours.

Parmi ces réalisations, et occupant une place prééminente, l'une d'elle - un développement spirituel aux multiples aspects, correspondant notamment à l'étape 6 - requiert une attention spéciale. C'est l'expérience de *l'inconnaissance*, d'être dans une profonde et totale ignorance. « Je ne suis rien » implique forcément « je ne sais rien ». A l'évidence un rien *informé* n'est pas un rien mais un « quelque chose », une forme et non un vide.

Cette inconnaissance comprend deux parties :

1. La première est l'abandon du postulat selon lequel, *bien sûr*, les choses sont, et doivent être, ce qu'elles sont. Le rejet de notre certitude d'adulte blasé - d'homme ou de femme à-qui-on-ne-la-fait-pas - de connaître tout cela, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que c'est dépassé, qu'un « Oh ! » d'admiration est infantile et que grogner « Oui, et alors ? » est adulte. (Levez le petit doigt, battez des paupières, remarquez l'hospitalité que vous donnez à ces formes imprimées, à ces sons - l'intensité que leur procure la profondeur et la clarté que vous leur accordez - et admettez que vous n'avez pas la moindre idée de *comment* s'accomplit ce miracle et des milliers d'autres semblables). C'est une sorte d'oubli global, une lessive de notre univers pollué, décrassant une accumulation de couches de noms, de souvenirs, d'associations et laissant tout nouveau, rafraîchi et sentant bon. C'est cesser de croire que tout va-de-soi. C'est considérer la re-découverte de l'évidence comme très étrange, ce qui est donné comme précieux et merveilleux avant de le plier à notre

usage. C'est, enfin, admettre la gloire qui a toujours été là. C'est *réellement regarder* la plus insignifiante pierre et feuille morte, la plus écoeurante ordure, regarder les choses les plus gratuites, comme la forme et la couleur des ombres et le reflet des lumières de la ville, la nuit, sur l'asphalte mouillé (que nous ne voyons plus parce que nous roulons en voiture sur eux). C'est être consciemment ce que véritablement nous sommes : capacité ouverte à toutes choses, espace au sein duquel chacune d'elle est invitée à atteindre sa forme particulière de perfection. C'est tout voir, consciemment, à partir de sa Source, la réunir à l'Infinité qui réside de ce côté. C'est voir, entendre, sentir, toucher les choses comme pour la première fois, soulagé du poids écrasant du passé. C'est la « revitalisation » et l'extension de l'étonnement de notre enfance. C'est assister au matin de la création , avant qu'Adam nomme les créatures et commence à s'en fatiguer. C'est les regarder avec les yeux de leur créateur et les considérer bonnes. En terme de Zen c'est, à nouveau, « être illuminé par l'ensemble des êtres », parce qu'ici il n'y a rien qui puisse occulter leur lumière.

Cette inconnaissance est sans limite. D'au-delà de ce que nous percevons, elle s'étend jusqu'à tout ce que nous pouvons ressentir, penser, et faire. C'est ne plus savoir comment participer au monde, ne plus savoir que faire cette tâche une fois accomplie, ignorer où nous nous dirigeons. Ne pas savoir ce qui va nous arriver demain, la semaine ou l'année prochaine. Faire un pas à la fois et les yeux bandés, dans l'assurance que

cet Espace, ici - qui n'est rien et ne connaît rien à part Lui-même - fournira néanmoins, instant par instant, ce qui sera nécessaire. C'est vivre comme le lys des champs, sans penser au lendemain, faisant confiance à notre Source. (Bien entendu cela peut servir de justification à tout abandonner, mais lorsque c'est *vécu*, c'est pouvoir tout entreprendre, donner à la vie tout ce dont nous sommes capables, y compris d'établir tous les projets qui se révèlent nécessaires).

La vie d'inconnaissance, son efficacité et son potentiel de joie, ne doivent pas être directement visés. Ils ne peuvent être atteint que par l'abandon de toute prétention à les posséder ou les cultiver. On peut être sûr qu'ils seront là au moment voulu, mais à condition que nous leur fournissions leur terre nourricière, cette Vacuité : Ici même. Trouvez d'abord le plus désertique des Royaumes, (le Royaume intérieur) et toutes ces choses merveilleuses vous seront données par surcroît. Recherchez-les, et elles vous seront retirées. Demeurons dans le vide que nous connaissons (et «inconnaissons») si bien, et il nous fournira son contenu, contenu dont nous ne savons rien, mais qui s'avérera être exactement ce dont nous aurons besoin.

Mais pourquoi devrions-nous Lui faire confiance, être certain qu'il fournira toujours la réponse juste, même si elle peut paraître fausse sur le moment ? Pourquoi devrions-nous lui accorder une confiance absolue ?... Si notre expérience ne nous a pas déjà fourni des raisons écrasantes de le faire, considérons alors à

présent Son accomplissement le plus brillant, le plus sublime et le plus stupéfiant (et une fois vu, le plus évident).

2. La seconde catégorie d'inconnaissance n'est pas l'abandon de la conviction que, bien sûr, les choses doivent être ce qu'elles sont - ou ce que nous faisons d'elles - mais bien *qu'elles existent tout court ... !* Et pourquoi donc l'existence, elle-même, existe-t-elle ?

La différence entre ces deux inconnaissances n'est pas mesurable, elles n'appartiennent pas à la même catégorie. La première considère comme un miracle les choses dont nous sommes conscients. La seconde considère comme *Le Miracle* le Rien conscient d'où elles surgissent. La première est comparativement douce, faisant gentiment son chemin, toujours différente, une question de degrés. La seconde est un knock-out, un fulgurant tout-ou-rien ne ressemblant à rien d'autre.

La clef permettant d'en juger est minuscule, elle se trouve dans la distance séparant ces deux petits mots : Ce que et Ici, « *CE QU'est la réalité* » perd toute importance, mais « *QUE la réalité soit* » devient surprenamment important. Ludwig Wittgenstein a écrit « *Ce que sont les choses dans le monde est complètement indifférent à ce qui est au-dessus du monde. Dieu ne se révèle pas dans le monde... Ce n'est pas ce que sont les choses dans le monde qui est mystique, c'est que ce monde existe* », que je me permets de reformuler ainsi : le fait

vraiment mystique est que *Dieu* - alias Etre-conscient-de-Soi - existe, et après lui l'existence de son monde est comparativement négligeable : cela va de soi !

A ce point, il me faut revenir à ma propre expérience. Je ne peux évidemment pas me souvenir en détails des premières manifestations de ma passion (intermittente mais ardente et pour la vie entière) pour le Mystère de l'Existence. Néanmoins la reconstitution, en quatre épisodes, de cette aventure - culminant dans la découverte de la signification et de la valeur ultime du fait de « ne pas avoir de tête » - est la meilleure façon de restituer son état d'esprit et son climat.

I - Je suis un jeune adolescent en conversation avec un ami plus âgé.

D.H : D'accord, Dieu a fait le monde. Mais comment se fait-il qu'il ait déjà été là ? *Qui a fait Dieu ?*

Ami : — Personne, il s'est créé lui-même.

D.H — Mais comment est-ce possible ! il n'y avait rien, un grand vide, et puis... BOUM ! - il apparaît ? Il a du être *sidéré*. Je peux l'entendre crier, « Regardez ça, je viens de me faire arriver à l'existence. Je suis vraiment très fort. »

Ami : — Tu es irrévérencieux. Dieu est si grand qu'il a toujours été, il se *devait* d'être. Pourquoi devrait-il être sidéré par sa propre existence ? C'est sa nature.

D.H — Enfin... il me semble pourtant que chaque fois qu'il constate ce qu'il a fait il doit avoir la chair de poule - se produire comme ça, à partir de rien (et non pas comme une grosse bulle endormie de quelque

chose, mais pleinement éveillé !), sans l'aide de personne. Ce n'est pas simplement magique, c'est *impossible* !

Après ça il peut tout faire : créer des milliards de mondes les mains attachées derrière le dos.

Ami : — Tu ne comprends pas. Il fallait qu'il y ait Quelqu'un pour créer l'univers.

D.H — Mais pas Quelqu'un se créant lui-même ! Il n'avait pas besoin de se produire, il aurait pu se manquer. Ou s'il fallait *vraiment* qu'il apparaisse, il a bien fallu Quelqu'un d'Autre, en arrière, pour faire le travail - ce qui signifie que finalement il n'est pas Dieu. Le vrai Dieu est ce Quelqu'un d'Autre - occupé, encore une fois, à s'inventer.

Ami : — (se levant pour partir) Ces questions ne sont pas de notre ressort. Dieu et le commencement sont des mystères que nous ne sommes pas supposés résoudre - mystères pour nous bien sûr, pas pour lui.

D.H — (à lui-même) Alors pourquoi a-t-il fait de moi un questionneur ? Je continue à trouver bizarre, très bizarre et singulier, qu'il puisse y avoir quelqu'un ou quelque chose. Il devrait y avoir simplement... Rien ! Pas un grain, pas une bribe, pas l'ombre d'un reflet de conscience.

Il - Quelque années plus tard. A présent adulte - mais pas encore consciemment Sans-Tête - je réfléchis à nouveau à ce problème de l'existence-de-Soi, il refuse de me laisser en paix.

C'est Dieu lui-même qui est l'archi-inconnaisseur ! Dieu (celui ou celle - portant le nom que vous voudrez

- qui est Nulle-chose et Source et Conscience et Etre) ne peut pas comprendre comment il s'est donné naissance, c'est impossible. Il ne peut pas comprendre comment il s'est tiré par ses propres bretelles pour s'extraire de cette vacante non-existence, comment il s'est réveillé du plus abyssal des sommeils, de cette longue nuit sans rêves ! Se comprendre serait prendre position en-dessous de lui-même dans une infinie et futile régression - une contorsion absurde et vouée à l'échec ! Non, il *adore* être pour lui-même un mystère absolu - un Dieu qui s'est évalué pour l'éternité souffrirait d'un éternel ennui. Cette divine ignorance n'est nullement une imperfection de sa nature, bien au contraire. C'est la raison pour laquelle il demeure, à jamais, dans une crainte respectueuse de lui-même, au-delà de toute mesure. C'est la raison de sa beaucoup-plus-qu'humaine humilité, de son tremblement face à son indicible grandeur, son vertige quand il se penche sur sa profondeur sans fond. (Nous seuls, humains prétentieux, avons la vanité de revendiquer notre Etre comme un droit, aussi naturel et allant-de-soi que si on nous le servait régulièrement au petit-déjeuner !). Et quand cette suffisance ridicule commence enfin à s'estomper, c'est la raison ultime, non seulement pour L'adorer, mais aussi pour nous découvrir une confiance et un optimisme sans limites. Après ce seul vrai Miracle initial, quel autre miracle pourrait être écarté ? Tout est possible à Celui qui a accompli l'impossible. Celui qui possède le grand savoir-faire - qui est capable d'*être* sans savoir comment il y parvient - n'est pas un bricoleur. Son monde n'est pas raté. Tout est bien !

III - J'ai atteint à présent la trentaine et j'ai «perdu-ma-tête». La première conséquence est que mon émerveillement, enfantin puis juvénile, face à l'existence commence à prendre une nouvelle dimension. Je tombe avec ravissement sur la phrase lumineuse et inspirée de Saint-Jean-de-la-Croix «Ceux qui connaissent Dieu le plus parfaitement sont ceux qui perçoivent le plus clairement qu'il est parfaitement incompréhensible.» Ce qui me conduit à une pensée surprenante. Si la découverte qu'il est parfaitement incompréhensible est valable, si elle est véritable, c'est parce qu'il s'agit de sa connaissance de lui-même à travers nous. Car ce n'est pas en tant que créatures minuscules, opaques, pourvues de têtes bien-trop-humaines, que nous demeurons abasourdis, bouleversés par la merveille de cette Auto-crédation, mais en tant que l'Auto-crédateur lui-même ! (Non, nous ne sombros pas dans un délire de grandeur. Au contraire, nous rejetons comme grotesque toute prétention à une divinité *personnelle*. La réelle arrogance, le vrai blasphème est la prétention que cet être humain *en tant que tel* puisse atteindre les hauteurs vertigineuses où Dieu peut être perçu - sans parler de la prétention sous-jacente que cet «être» humain, à son propre niveau, puisse posséder une éternité personnelle en dehors de Celui qui *est*.) Ce qui est stupéfiant (nous exaltant infiniment et simultanément nous rendant infiniment humble), est que notre étonnement émerveillé face à sa réalisation n'est rien d'autre que Son propre étonnement émerveillé - pas une simple participation, Son étonnement même. A ce niveau, quel «autre» pourrait-il y avoir avec qui partager ?

IV - Finalement, et tout d'un coup, la vérité suprême (et enfin parfaitement évidente) surgit en moi. L'Auto-génération n'est pas un événement impossible produit par quelqu'un d'autre, très loin, une fois pour toute, il y a très longtemps ; elle a lieu ici, en cet instant même ! Son Impossibilité est maintenue, inépuisable et éternellement présente. Ici, dans ce lieu méprisé, minuscule me dit-on, ignoré et prétendument bouché par une tête, *ici, l'ensemble du drame extravagant de la Création-de-Soi s'accomplit comme si c'était pour la première fois (supprimez comme si c'était), s'accomplit dans toute sa splendeur première, en cet instant même !* Oui, ici et maintenant, ce prodigieux mystère - ce cri « JE SUIS ! » - est *mon* cri, est *mon* mystère, est *Moi-même*. Je dois le prendre à mon bord. Ici et maintenant, je ne peux plus éluder ma responsabilité envers l'Etre, encore moins envers tout ce qui est.

Si ici, au centre même de mon univers, il y avait une boule - une petite boîte intensément personnelle, bourrée de neurones et de réactions chimiques - il serait insensé de croire qu'une chose aussi dérisoire soit à même de contenir et signifier le Cosmos, son origine et le mystère de l'Etre en son entier ! Heureusement, je constate - je pourrait dire ce Lieu-sans-tête constate - qu'en tant que Conscience complètement libre et infiniment étendue, elle est idéalement adaptée à cette énorme tâche. C'est spécifiquement sa tâche. Qui plus est, je peux être sur que ce lieu - le plus grandiose et pourtant le plus dérisoire, le plus intime et pourtant le plus général, le plus proche, le mieux connu et pourtant le plus ignoré - recèle beaucoup plus, incroyable-

ment plus, de surprises dépassant toute imagination ! Qui aurait pu penser que perdre une simple tête signifierait gagner un tel trésor ?

Cependant, la richesse même de cette potentialité - les inépuisables ressources de cette caverne d'Ali Baba - peut devenir source de frustration. Nous conservons l'angoisse qu'après tout nous sommes condamnés à rester des chercheurs - jamais rassasiés, manquant toujours le détail important, continuellement au bord de la révélation. Mais une telle anxiété ne peut apparaître que lorsque nous perdons de vue La caverne elle-même, *cet Espace* tellement prolifique, la Source transparente, le Réceptacle (et surtout la Fin) de toutes les réalisations, notre véritable Nature, éternelle et non-naturelle. Les contenus sont nés ; le contenant est non-né. Les contenus vont et viennent, croissent et décroissent ; le contenant ne change pas. Ils sont faits de pensées et d'émotions ; il en est dépourvu. Pas même la plus sublime de ces réalisations, pas même l'apothéose que constitue l'Auto-génération de Soi-Même¹, n'est Réelle dans le sens de *C'est Réel* et ni l'un, ni l'autre, n'ont à être recherchés ou accaparés. Cependant, quand ces réalisations se présentent, elles doivent être acceptées avec respect en tant que représentantes de l'autorité de leur Origine, parfaitement adaptée au moment et à l'occasion.

¹ L'*Evangile des Egyptiens* invoque le " Parfait auto-procréé qui n'est pas au-dehors de moi " et le *Traité de la Trinité* parle de l'ineffable " qui se connaît lui-même, c'est-à-dire qui est digne de sa propre admiration, de sa gloire, de ses honneurs et de ses louanges puisqu'il s'est produit lui-même ". Les Gnostiques auteurs de ces textes vivaient aux environs du II^e et III^e siècle de notre ère. En 1657 le catholique Angelus Silesius dépeint Dieu comme " se courbant et se prosternant devant lui-même ". Il est émerveilleusement " parce qu'il veut ce qu'il est, et qu'il est ce qu'il veut, sans fin et sans cause ".

En fait, nous ne sommes nullement arrivés à la fin des grandes réalisations qui jalonnent les étapes de la « Voie sans tête ». Il nous reste encore un grand chemin à parcourir et la progression va se révéler de plus en plus dure. Une formidable barrière se dresse à l'horizon....

7. La Barrière

Aussi révolutionnaires que soient les découvertes faites en parcourant les étapes 5 et 6 de notre Voie, aussi utiles qu'elles puissent se révéler dans notre vie quotidienne, elles laissent finalement le voyageur profondément troublé. Une souffrance, un désir insatisfait de quelque chose, demeurent. En dépit d'un authentique « progrès », une région très importante demeure vierge, ou tout au moins insuffisamment explorée. Un pays sombre et dangereux peuplé de monstres et qui ne peut être contourné. C'est le territoire de la volonté. Ici, au-delà et en-deçà de tous ces événements lumineux, l'égo non-régénéré est toujours en action, poursuivant souterrainement son chemin. Et nous voici donc à la 7ème Etape de notre Voie, Etape qui ressemble beaucoup plus à une impasse - une obstruction insurmontable - qu'à ce qu'elle est en réalité : l'étape-épreuve du voyage, douloureuse mais obligatoire.

Que cette Vision Sans Tête, devenue tellement claire et habituelle (enrichie de tous les développements encourageants que nous venons d'étudier) puisse s'accompagner d'un aveuglement lui ayant occulté, ici même, un énorme *quelque chose* - c'est-à-dire notre volonté personnelle et séparatrice, notre ego - est une

déception terrible, quelquefois un constat déchirant. C'est comme si notre oeil (perception) et notre tête (pensée) avaient été ouverts et inondés de lumière, tandis que notre coeur et nos entrailles demeuraient partiellement sombres et closes. Comme si l'on s'abandonnait seulement à *moitié* à la vérité ; partie supérieure complètement illuminée tandis que l'inférieure proteste furieusement - les parties «hautes», les plus conscientes, de la personnalité se divisant et différant d'une certaine façon des parties «inférieures», moins conscientes. (A cet égard, c'est une situation pire que celle de la personne «non éveillée» qui, à *tous les niveaux*, demeure attachée à cette fiction de personnalité, évitant ainsi une grave dichotomie). Résultat : anxiété croissante et inexpliquée, peut-être une profonde dépression, un sentiment de futilité, de n'être bon-à-rien, accompagné d'une pensée obsessionnelle épouvantable : « tous ces progrès spirituels, tous ces efforts débouchant sur cette Barrière ont-ils été une perte de temps, voire une fraude ? »

Là, nous pouvons réagir de différentes façons. Nous pouvons nous détourner - profondément découragés de constater que cette Voie se contentant de «voir» n'est pas vraiment directe et beaucoup plus dure qu'on ne l'avait laissé entendre - et donc abandonner cette difficile piste à travers le désert pour une autre, mieux pavée, plus populaire et pittoresque, découverte dans l'un des nombreux tours-spirituel-organisés actuellement à la mode ; une réaction aussi fréquente que compréhensible.

Une autre, moins habituelle, est de faire halte à ce niveau et d'utiliser, de cultiver sciemment, les pouvoirs spéciaux, ou *siddhis*, qui accompagnent le voir-en-soi ou la vision sans-tête, afin de les adapter à des buts limités (pas forcément personnels) - buts qui, mêmes raisonnables voire nobles, sont structurés par l'ego diviseur. (Il est clair qu'il n'existe aucune délire-de-l'ego comparable au délire-de-l'ego spiritualiste. Satan était, dit-on, le plus accompli des anges, sa seule lacune, cause de sa chute, étant l'absence d'humilité. Un mythe, mais très révélateur. Notre ego est bel et bien diabolique et son aptitude à se jouer de nous est sans limite.) Plus que jamais, abondent les adeptes de hauts-initiés, les magiciens ou faiseurs de miracles et les leaders de cultes à grande échelle. Ils cherchent (et quelquefois avec un succès éclatant quoique temporaire) à exploiter le contact avec Ce qu'ils sont pour promouvoir ce qu'ils ne sont *pas* - c'est-à-dire leur faux-moi, leurs ambitions limitées, leur pouvoir sur les autres, bref, leur ego.¹ C'est, au pire, le chemin du suicide spirituel. Au mieux, un chemin de traverse tentateur qui peut, pour en certain temps, détourner plus d'un voyageur.

La véritable route conduit droit à la Barrière et, finalement, la traverse. Dans notre tradition occidentale cette Barrière se nomme : l'Obscure Nuit de l'Ame.

¹ La caractéristique de cette sorte de leader est qu'au lieu de demander à ses adeptes de se retourner vers leur Ressource intérieure la plus intime et d'assumer la responsabilité de leur propre vie, il les encourage à le regarder et se référer à lui. Il peut leur expliquer que s'en remettre à lui, Guru extérieur, est le premier pas vers l'abandon au Guru intérieur, leur véritable Soi ; néanmoins, en pratique, ce second pas - qui exige un demi-tour complet - devient, après des mois et des années d'entière soumission, de plus en plus difficile.

Citons Evelyn Underhill, grand spécialiste de ces questions. Il écrit « Lors de sa première épuration, le soi a nettoyé le miroir de la perception, au cours de ce vécu illuminé il a vu la réalité... A présent il lui faut être la Réalité, chose très différente. Il s'agit d'une épuration nouvelle et plus définitive, non pas des organes de perception, mais du temple même du soi : ce «coeur», siège de sa personnalité et source de son amour et de sa volonté. » D'un certain point de vue c'est le véritable début de la Voie, de la vie spirituelle authentique, qui n'est autre qu'acceptation, abandon ; souscrire à tout ce qui se présente, mourir en tant qu'ego illusoire et distinct (« je suis un quelqu'un ») et renaître en tant que seul, authentique et non-égoïste Ego (JE SUIS). On pourrait dire que, jusqu'à ce point, tous les «progrès» spirituels n'étaient, à ce jour, que la préparation à cette dernière étape, essentielle et de beaucoup la plus difficile de la Voie, qui, finalement débouche sur la Percée.

8. La Percée

Elle se résume à une profonde déclaration d'intention. *C'est la prise de conscience, à partir de mes tripes (pour ainsi dire) que mon désir le plus profond est que tout soit tel que c'est - percevant que tout surgit de ma Véritable Nature, cet Espace Eveillé, ici même.*

« Comment s'effectue exactement cette percée ? Que peut-on faire pour s'en rapprocher ? »

Dans un certain sens, rien. Ce n'est pas un faire mais plutôt un *défaire*, un lâcher-prise, un abandon de l'idée fausse qu'il y a quelqu'un, ici, susceptible d'être

abandonné. Que pourrait-il y avoir d'autre à faire ? Après tout, notre voir-en-soi initial - et peu importe qu'il ait été « bref » et « superficiel » - était déjà total abandon : tout ce qu'il y avait ici a disparu ; ou plutôt il s'est clairement révélé qu'il n'y a ici rien à même de disparaître. *Il s'est agit du saut quantique essentiel, de la fiction de l'égoцентриté à la réalité de la zérocentricité.* Et bien entendu la fidèle vision, pratiquée jour-après-jour - cette perception que déjà *nous sommes* à la fois Rien et Tout - est une préparation précieuse à la découverte que déjà, au niveau le plus profond, *nous désirons* à la fois Rien et Tout. Ensuite la vie elle-même - si nous parvenons à comprendre sa leçon infailliblement sage bien que souvent effroyablement dure - nous démontre que la réalisation de nos désirs personnels et divisés n'apporte que les satisfactions les plus brèves suivies de désillusion, d'ennui, si ce n'est même de dégoût ; alors que si nous possédons la grâce de pouvoir dire OUI aux circonstances et de vouloir activement (plutôt qu'accepter passivement) tout ce qui arrive, alors jaillit cette Joie subtile et durable que la tradition orientale nomme *ananda*.

Cette percée est-elle donc une avancée au-delà de l'Evidence vers ce qui ne l'est pas, au-delà de l'Ordinaire vers l'extraordinaire, au delà du séculaire et du connu vers l'ésotérique, le mystique, les régions spirituelles les plus profondément cachées ? N'avons-nous plus besoin de la boussole - c'est-à-dire confiance enfantine en ce qui est Donné - qui nous a guidé jusqu'ici au cours de notre long voyage ? C'est tout le contraire.

Ce côté de la barrière est le pays natal de l'Ordinaire, le Royaume de l'Evidence, de «C'Est Ainsi», tandis que de l'autre côté, avant la percée, nos désirs ont assombri, déformé et caché tout ce qu'il y avait à voir ! Nos attachements - nos amours, nos haines - avaient le droit d'entrer librement et d'obscurcir notre Clarté centrale, de nous rendre aveugle au réel ! Combien de fois, notre intention manipulant notre attention, n'avons-nous pas vu uniquement ce que nous voulions voir ! (Deux exemples d'hallucination volontaire : mon besoin d'être accepté par les humains «complets» qui m'entouraient était tellement désespéré que pendant des années j'ai, moi aussi, vu une tête sur ce tronc. Pour la même raison les chercheurs du XVII^e siècle ont «vu» et dessiné les spermatozoïdes comme des êtres humains minuscules et allongés.) *De l'autre côté de la barrière notre obstination érode l'Evidence. De ce côté-ci de la barrière, l'Evidence érode notre obstination.* La barrière n'est autre que le point culminant des efforts de survie de notre obstination, ou ego, sa résistance la plus formidable et désespérée face aux attaques soutenues et inéluctables des faits. Ce qui va la vaincre est le même et toujours croissant réalisme, la même révérence reconnaissante envers C'Est Ainsi - envers le Clairement Donné, la Criante Evidence - qui nous a poussé à parcourir le long chemin menant à la barrière. Dans le langage de la tradition occidentale notre percée est notre soumission inconditionnelle, toujours renouvelée, à la volonté de Dieu telle qu'elle se révèle en chaque circonstance - à la volonté de Dieu exposée, autour et à l'intérieur de nous, sous la forme de

tout ce qui se produit en cet instant. *Dans la mesure où sa volonté devient la nôtre nous voyons le monde tel qu'il est. Dans la mesure où nous le voyons tel qu'il est, notre volonté devient la sienne et nous accueillons du fond de notre coeur tout ce que le monde nous apporte.* Autrement dit : ici, ce que nous voyons et ce que nous voulons fusionnent - non pas une fois pour toute, mais instant par instant, tout au long de notre vie.

Pour mieux comprendre cette ré-union de ce que nous voyons et de ce que nous voulons, revenons à la citation du Bouddha utilisée plus haut. «Nirvana est visible en cette vie, accueillant, attirant, et accessible au disciple averti.» Que peut bien être ce Nirvana tellement visible ? Dans le même sermon il est décrit comme «la Paix, le Plus Haut... la fin de la brûlante recherche, l'éloignement du désir.» Ici, enfin, la brèche est comblée, plus de blessure séparant le Rien, si clairement *vu*, du Rien si profondément *ressenti* à présent et qui est : soumission inconditionnelle de la volonté. Ou, pour répéter la phrase du Bouddha : fin de la brûlante recherche.

S'il nous faut parler de l'expérience des sommets, ceci (comme nous l'assure le Bouddha) est la plus élevée d'entre elles et simultanément inséparable de l'expérience des vallées les plus profondes. Profondeur est : hauteur lu à l'envers. Abaissement infini est ; infinie exaltation. Totale perte-de-soi est : total accomplissement-de-soi. C'est à vous, *enfin*, de mener la barque en abandonnant toute prétention, en étant *vous même*. Le

Père de Caussade, grande autorité chrétienne de l'abandon, a écrit « Donnez-vous libre carrière, portez vos vœux au - delà de toutes mesures et de toutes bornes ; étendez, dilatez votre cœur à l'infini ; j'ai de quoi le remplir, il n'est point de moment où je ne vous fasse trouver tout ce que vous pouvez désirer... Le moment présent est toujours plein de trésors infinis, il contient plus que vous n'avez de capacité. »

En parallèle - et complet contraste de style mais identité de substance - voici un conte Zen. Un maître avait un disciple tellement avancé dans la voie qu'il décida de l'adresser à un plus grand maître susceptible d'achever son éducation et lui faire atteindre l'illumination. Au grand étonnement du disciple, ce maître se révéla être une vieille femme, misérable et malade, ne dispensant aucun enseignement. Pourtant, à la fin, elle lui révéla tout en une seule petite phrase : « Je n'ai à me plaindre de rien ! »

Ce chef-d'œuvre de sobriété, tout comme l'épanchement enthousiaste du Père de Caussade, concerne la merveille, la joie ultime, implicite tout au long de cette pratique (d'une naïveté sacrée et pleine de sagesse), consistant à tout simplement : voir qu'ici nous n'avons pas de tête, pas de quoi-que-ce-soit. Quelle somme d'efforts a été nécessaire pour découvrir le trésor des trésors que nous portons avec nous tout le long du chemin !

Récapitulation et Conclusion

Cette voie place la vision-sans-tête - alias voir-au-sein-de-notre-Vide - tout au début de la vie spirituelle. C'est dès le début «la vision véritable, la vision éternelle», qui n'est ni surpassée, ni améliorée, ni changée au cours de notre voyage. C'est la lumière attentive et bienveillante qui illumine chaque étape de la Voie. C'est le talisman exauçant tous les souhaits, le Donné - instantanément craint et dédaigné - qu'à la fin nous découvrons être ce qui nous accorde avec amour tout ce que nous voulons. Ou encore, c'est le Roc, la Fondation supportant la Fabrique-de-religion aux multiples étages - fabrique continuellement en construction et continuellement dangereusement déséquilibrée (tout-coeur ou toute-tête, ascétique ou sensuelle, ne s'occupant que de l'autre monde ou entièrement politisée, etc.), or tant que nous n'avons pas pris appui sur ce Roc inébranlable, nous demeurons en porte-à-faux, nous chancelons, nous vacillons entre deux extrêmes. Et pourtant (car Ici les métaphores sont inépuisables) il s'agit du Pain de Vie qui, bien que sans goût, est la *véritable* nourriture - bénéficiant parfois d'un délectable assaisonnement de délices mystiques. Heureusement notre garde-manger, bien que manquant souvent de ces savoureux condiments, n'est jamais à court des fruits de l'Arbre de Vie.

Ceci étant dit, nous devons nous empresser de répéter qu'en elle-même, si elle n'est pas suivie d'une pratique assidue et d'une compréhension profonde - accompagnée (surtout) de l'abandon de toute volonté

personnelle - notre expérience initiale d'être sans-tête restera néanmoins inutile. Ce que nous pouvons, par contre, affirmer concernant cette fugitive révélation, est que (bien qu'il soit possible d'en mésuser) elle n'a par elle-même jamais fait de mal à personne, qu'elle ouvre brièvement une fenêtre sur l'Eternité et que (les charnières étant à présent usées) la fenêtre peut à tout moment s'ouvrir au vent de Dieu et demeurer largement ouverte. Nous pouvons faire confiance à Ce Que nous sommes pour se révéler dans toute sa fraîcheur d'aurore, sa chaleur, sa luminosité, son évidence éclatante, au moment exact où il le faudra.



POSTFACE

Assumons que vous souhaitez poursuivre cette Voie. Vous pouvez dans ce cas vous poser des questions telles que « Où aller à présent ? Où trouver quelqu'un susceptible de me conseiller et de m'encourager ? Quel groupe puis-je rejoindre ? »

En tant que mouvement spirituel aussi vivant et spécifique que la plupart des autres, la «Voie Sans Tête» manque singulièrement d'organisation. Elle ressemble à ses adeptes qui considèrent qu'elle aussi est sans tête - c'est-à-dire sans président, sans comité supérieur ou quartier-général, sans personnel s'assurant que tous les membres sont bien enregistrés et à jour de leurs cotisations, sans réunions régulières où sont discutées les lignes à suivre.

Une telle absence de structure ne provient pas d'une indifférence ou d'une répugnance à diffuser l'expérience dont ce livre est l'objet. C'est plutôt le contraire. Elle provient de la nature même de cette expérience - en tant qu'Ultime Confiance-en-Soi. Plus en détail, elle provient de la quadruple conception que pour vivre réellement il faut regarder et voir Qui vit. Que vous seul êtes dans la position de voir «Qui». Que ce voir-en-soi Vous investit de l'autorité suprême en ce domaine. Que donc Votre chemin ne se conformera pas à un plan tracé à l'avance par une autorité supérieure, par tel livre, ou

personne, ou système. Vous pouvez par exemple - bien qu'aucune des huit étapes décrites ici ne puisse être évitée - vous découvrir en train de négocier les dernières dans un ordre différent et d'une manière qui vous sera propre.

Considérée de l'extérieur - un groupe de personnes de styles différents, chacune pratiquant sa vision-sans-tête à sa façon - cette apparente anarchie est simultanément un énorme handicap (dans la mesure où l'organisation est indispensable à la mise sur pied de toute entreprise), et une sorte d'avantage (dans la mesure où l'organisation engendre des problèmes qui obscurcissent - si ce n'est détruisent - la chose même qu'elle souhaitait faire ressortir). Considérée, par contre, de l'intérieur, cette saine logique n'a plus cours. Ce qui nous concerne ici ne relève plus des choses, mais de l'Absence-de-choses qui est leur origine, accompagnée de l'Indéfinissable qui rend absurde toute idée de vouloir la concrétiser sur une carte afin de s'en servir. Pourquoi créer un Groupe ou une Faction - qui instantanément divise l'humanité en deux : nous, les illuminés et les autres, à l'extérieur, les ignorants. Une Faction dont le but déclaré (appréciez !) serait de démontrer qu'*il n'existe pas* une telle division, qu'ils sont intrinséquement *nous*, et que nous sommes tous, *dès à présent*, parfaitement illuminés !

La vérité est, qu'après tout, la "Voie-sans-tête" n'est pas une Voie, pas le moyen d'aller quelque part. Tout ce que nous pourrons jamais désirer est librement donné

dès le départ, ce qui la rend totalement différente des disciplines et écoles qui offrent des versements progressifs avec un capital à venir un jour, dans le futur... et en attendant ce jour une Institution est, bien entendu, indispensable à l'établissement des règles et à l'administration de toute l'affaire. Qui pourrait bien souhaiter se joindre à une telle entreprise et payer du bon argent pour se voir offrir - à la suite d'un entraînement spécial - ce qu'il possède déjà en abondance ?

Notre but, celui dont on ne peut s'écarter - qui est voir et vivre à partir de ce Rien - est nécessairement entaché d'«anti-organisation». Pour tout autre but, par contre, nous sommes libres d'adhérer à toutes les organisations dont nous aurons envie. Ce qui signifie que, ne possédant aucune «église» personnelle, nous représentons pour les autres un minimum de «concurrence» et demeurons ainsi (nous l'espérons) à même d'apprendre à leur contact ou contribuer à leur réussite. D'ailleurs, beaucoup de nos amis «sans-tête» retire une aide du fait d'appartenir à certaines de ces communautés religieuses ou quasi-religieuses. Mais celui qui est sans-tête demeure le Un, et se voit lui-même comme le Seul, et fait face à sa Solitude. A ce niveau, il n'y a pas d'autres.

Malgré tout - et nous redescendons à présent où les autres existent - la difficulté de maintenir ce «voir par soi-même», de continuer à avancer tout seul, peut difficilement être exagérée. Pour la plupart d'entre nous, captivés par cette audacieuses et exigeante aven-

ture, la présence de compagnons de route est indispensable. En conséquence il ne serait pas réaliste - pire, irresponsable et égoïste - d'encourager ses amis à prendre à coeur le message de ce livre et néanmoins à ne pas le suivre soi-même et ne pas leur accorder tout le soutien que permet la nature de cette entreprise. Nous avons, en effet, beaucoup à vous offrir, lecteurs qui souhaitez poursuivre l'expérience !

Premièrement, et avant tout, il existe un réseau d'amis attentionnés pratiquant la vision - réseau flottant, dispersé, informel - utilisant tous les moyens possibles pour rester en contact les uns avec les autres. En France, les amis à contacter sont : Maurice et Brigitte Lambert, Château de Mougins, 69 Chemin des Martels 06330 - Roquefort-les-Pins. Tél. : 16 / 93 77 16 31.

Deuxièmement, en dehors des précieux ouvrages des grands mystiques - mystique dans le sens de pointant vers notre véritable identité - actuellement de plus en plus largement diffusés, il existe un petit nombre de livres et manuels écrits par l'auteur dont la liste peut être trouvée à la fin de ce livre. Les dates des séminaires, présent et à venir, dirigés par l'auteur peuvent aussi être obtenues en contactant Maurice et Brigitte Lambert. C'est à eux, également, que doivent s'adresser ceux qui désirent organiser des séminaires en France.

Troisièmement, si des amis «sans-tête» vous semblent difficile à trouver, il est peut-être plus facile d'en faire. Cet état, en dépit des résistances possibles, est contagieux et essentiellement communicable. De toute

façon, la meilleure façon de maintenir notre absence de tête est de la faire découvrir aux autres

Mais finalement toutes ces considérations, tous ces moyens, demeurent marginaux. Parce que ce n'est pas en tant qu'humains - en tant qu'individus multiples et séparés s'aidant les uns les autres à voir Qui ils sont vraiment - que nous accédons à cette vision, mais (selon la formule des Upanishads) en tant que "Celui-là Seul Qui Voit, (présent dans tous les êtres) ". Voir-en-Soi est la grande prérogative et spécialité de l'Un et en dernier ressort tous nos efforts - organisés ou chaotiques - ayant pour but d'aider cette vision sont plutôt ridicules.

Répétons notre question initiale, où aller à présent ? La réponse est : nulle part. Restons résolument ici même, voyant et étant Ceci qui est Evidence Même, et assumons-en les conséquences. Elles seront heureuses.

BIBLIOGRAPHIE DE DOUGLAS HARDING

«The Science of the First Person», Shollond - Nacton, Ipswich England 1974.

«The Hierarchy of Heaven and Earth, a New Diagram of Man in the Universe», University of Florida - Gainesville 1979. Introduction by C. S. Lewis.

«The Little Book of Life and Death», Penguin - Londres 1988.

«Head Off Stress - Beyond the bottom line», Penguin - Londres 1990.

«The Trial of the Man Who Said He Was God», Penguin - Londres 1992.

«Vivre sans tête» Courrier du Livre

«Vivre sans Stress» - Traduction de «Head off Stress», Editions l'Originel - Paris, 1994.

Tous les renseignements concernant les traductions Néerlandaise, Française, Allemande, Italienne, Espagnole et Japonaise de ces ouvrages, les autres publications parues dans différents magazines ainsi que le programme des futurs séminaires en anglais, peuvent être obtenus aux éditions Shollond, (Tél. : 19 - 44 473 659558).

"...La raison, l'imagination et tout bavardage mental prirent fin... Le passé et l'avenir s'évanouirent. J'oubliais qui j'étais, ce que j'étais, ma nature humaine, tout ce que je pouvais appeler mien... Plus léger que l'air, plus transparent que le verre, entièrement délivré de moi-même, je n'étais nulle part à la ronde."

La "Vision sans Tête" que pratique Douglas Harding, l'expérience de l'absence de soi à laquelle ont aspiré les mystiques de tous les temps, nous permet de nous "éveiller" instantanément et de prendre conscience de notre véritable identité.

Dans cette nouvelle version de "Vivre sans Tête" (un classique de la spiritualité paru en 1961), Douglas Harding complète la description de sa première expérience et démontre qu'elle est accessible à tous.

Il décrit sa technique, la replace dans le contexte Zen, établit des parallèles avec d'autres traditions et termine par un chapitre détaillé sur les huit étapes de la "Voie sans Tête".

"Je ne connais pas de texte d'une semblable concision qui soit autant susceptible de permettre au lecteur d'accéder à un autre registre de perception."

Professeur Huston Smith.